

L'ARCHE *Editeur*

Christoph HEIN

Passage

Traduit par
Nicole BARY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Christoph Hein

Passage

Pièce en trois actes

texte français de Nicole Bary

Personnages

Paul Joly, *le maire*

Rosa Grenier

Marie Grenier, *sa fille*

Lisa

Lenka

Pr Hugo Frankfurter

Kurt

Otto, *alias Philippe Marin*

Alfred Hirschburg

Von Studnitz

Kistner

*L'action se passe dans l'arrière-salle d'un café,
dans un village français proche de la frontière espagnole;
deux portes : l'une permet d'accéder au café, l'autre à la cuisine.
Un escalier conduit à l'étage supérieur.*

ACTE PREMIER

Le Pr Frankfurter et Kurt jouent aux échecs.

FRANKFURTHER Vous restez sur ce coup?

KURT Oui

FRANKFURTHER Réfléchissez encore. Voyez-vous, avec mon fou, je vais être obligé de prendre votre tour, puis le coup suivant, je menacerai votre dame et battrai votre cavalier. Réfléchissez encore.

KURT Je ne veux pas. Je ne vois pas de solution.

FRANKFURTHER N'abandonnez pas si vite. Examinons ensemble votre situation. Elle n'est pas si mauvaise.

KURT Ca suffit. Je n'ai plus envie. C'est vous qui avez gagné.

(il renverse l'échiquier)

FRANKFURTHER Balivernes. Réfléchissez. Il suffit de prévoir deux ou trois coups, en tenant compte des possibles réactions de l'adversaire, c'est tout. Dans notre situation, il faut apprendre cela, il y va de notre survie.

KURT Je n'ai pas constaté que vos compétences aux échecs aient amélioré votre situation. Tout ce que je vois, c'est que vous êtes dans la merde, tout autant que nous et avec tout aussi peu d'espoir que nous de vous en sortir.

FRANKFURTHER Je vous en prie, épargnez-moi votre vulgarité.

KURT Excusez-moi. Ce n'est pas ce que je voulais. J'ai parlé sans réfléchir.

FRANKFURTHER Bon. Bon. Je comprends. Mais je ne suis pas habitué. Une réaction excessive de ma part. Je vous serais cependant obligé de...

KURT Ca va. Je vais faire un effort. Est-ce qu'Otto est à la gare?

FRANKFURTHER Oui. Kurt, encore une partie?

KURT Non. Allez-vous, vous aussi, à la gare?

FRANKFURTHER Vous savez bien que Lisa ne le souhaite pas. Au village, nous devons, si possible, ne pas nous faire remarquer. Et dans une gare de province où il ne passe même pas quatre trains par jour, des gens comme nous, qui n'ont rien d'autre à faire qu'à attendre, ne passent sûrement pas inaperçus. A Marseille, c'était autre chose.

KURT Exact. Avez-vous jamais habité dans un trou perdu comme celui-ci?

FRANKFURTHER Oui. Quand j'allais à l'école. Pendant les vacances. Ma mère nous emmenait chaque année, mes frères et soeurs et moi, dans une station balnéaire. C'était d'ailleurs fort bien.

KURT Chaque année dans une station balnéaire, pas mal. Et vous, j'imagine, en costume marin?

FRANKFURTHER Sans doute. C'était la mode à l'époque.

KURT Et bien me voilà, moi aussi dans une station balnéaire. Et même au bord de la Méditerranée. Il ne manque que le costume marin. Et puis, je ne peux aller à la plage que la nuit.

FRANKFURTHER Je me rappelle l'embarcadère. Je me souviens du bois qui flottait bizarrement sur l'eau. D'une fille très maigre qui portait un costume de bain rouge. De ma mère sous un gigantesque chapeau de paille. Des enfants des propriétaires qui m'attendaient chaque matin sur la plage pour aller pêcher avec leur oncle. Chaque année, pendant deux mois. Mais mon père n'était jamais avec nous. Il se contentait de

conduire sa famille au bord de la Baltique et de revenir la chercher à la fin de l'été. Il restait à chaque fois trois ou quatre jours avec nous. Jamais plus longtemps. Il était obligé de rester à Berlin. C'était un haut-fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères.

KURT Et tout l'été il se payait du bon temps avec sa secrétaire.

FRANKFURTHER Comment? Je n'y ai jamais pensé. Même aujourd'hui, je ne peux pas me l'imaginer. Je ne peux pas imaginer mon père dans ce genre de situation. Cela m'est impossible. Vous comprenez?

KURT J'ai entendu dire que cela arrivait, même dans votre milieu.

FRANKFURTHER Je n'en disconviens pas. Je dis seulement que pour moi c'est inimaginable.

KURT Vous êtes un homme bizarre, Professeur.

FRANKFURTHER je sais.

KURT Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un comme vous. Excusez-moi, vous êtes tellement maladroit. Tellement empoté. J'avoue que je vous imagine pas avec une femme.

FRANKFURTHER Vous n'avez pas besoin de me le dire, et encore moins de vous l'imaginer. Ca ne vous regarde pas.

KURT Je vous ai blessé?

FRANKFURTHER Non, non. C'est seulement un sujet dont je ne veux pas parler. - Vous dites que je suis un homme bizarre. Eh bien, ça me fait plaisir d'entendre cela. J'ai passé la moitié de ma vie à essayer de ne pas être bizarre, de ne pas me faire remarquer, de me comporter comme tout le monde. Pendant la moitié de ma vie j'ai gaspillé mon temps et mes forces pour que les autres me considèrent comme l'un des leurs. Mais c'est stupide. Je suis bizarre. Et vous l'êtes aussi.

Autrement vous ne seriez pas ici aujourd'hui. Si vous n'étiez pas bizarre, vous pourriez vivre en Allemagne. Ayez le courage d'être aussi bizarre que vous l'êtes. Vous en avez le droit, Kurt.

KURT Est-ce à nouveau de la philosophie chinoise, Professeur? Je ne sais pas si c'est vraiment ce qu'il nous faut. Les Chinois se ressemblent tous, en tout cas pour moi. Et ils sont si nombreux. Alors chez eux il est peut être utile d'être bizarre. Mais, nous, nous ferions mieux de ne pas nous faire remarquer. Pour la police allemande, comme pour la police française, il est préférable d'être un individu quelconque. Un individu qu'il n'est pas intéressant d'interpeller, d'interroger, d'embarquer. Pas intéressant à observer.

FRANKFURTHER Pour le moment, c'est sans doute le plus sage.

KURT Le moment? Ca signifie quoi pour vous un moment? Ca aussi c'est de la philosophie? Ca fait huit ans que je suis en cavale. Presque la moitié de ma vie. A dix-sept ans il a fallu que je me barre et depuis je cours toujours. Ayez l'amabilité d'y penser la prochaine fois avant de recommencer à parler d'un moment.

FRANKFURTHER Excusez-moi, Kurt. Vous avez absolument raison. Ces dernières années, j'ai acquis de plus en plus la certitude que ce que je dis ne vaut que pour moi. Je ne suis pas assez intelligent pour pouvoir donner des conseils aux autres. Et je pense parfois que c'est précisément cela que nous appelons la sagesse. Pourquoi ne riez-vous pas, Kurt? Riez donc. Vous devriez savoir que j'aimerais être un sage. Déjà quand j'étais jeune, je ne désirais rien tant que d'être un sage. Je croyais que cela signifiait comprendre tout le monde, presque tout pardonner, ne jamais élever la voix, rester calme en toutes circonstances. Posséder un savoir étendu pour pouvoir conseiller les autres, voilà ce que je croyais être la sagesse. C'est pour cela que je suis allé à l'école et que j'ai fait des études. C'est ainsi que j'en suis venu à la philosophie et aux anciens sages chinois. N'est-ce pas drôle,

Kurt? Et aujourd'hui, je sais enfin que je ne peux donner de conseils à personne. Que je dois me taire. Peut-être est-ce cela la sagesse.

KURT Ce que vous dites est lamentable, Professeur. Excusez-moi, mais parfois vous me rendez fou. Comment un homme intelligent et cultivé peut-il proférer autant de stupidités. Se taire! Mais nous devons parler. Nous devons dire la vérité. Si ne vous vouliez rien d'autre que vous taire, vous pouviez rester en Allemagne. En Allemagne, il est toujours possible de se taire. Ma foi, Professeur, vous parlez quelquefois vraiment comme la dernière des commères.

FRANKFURTHER Quel âge, avez-vous, Kurt? vingt-cinq ans, n'est-ce pas? J'en ai cinquante-quatre.

KURT Et alors?

FRANKFURTHER Si vous ne voulez pas voir la différence, c'est très gentil de votre part. Gentil, mais stupide.

KURT Je ne pense pas que le comportement soit une affaire d'âge.

FRANKFURTHER Mon jeune ami...

KURT Je ne suis pas votre jeune ami...

FRANKFURTHER Bien sûr, bien sûr. Excusez-moi.

ROSA GRENIER (*sort du café*) Je vais ouvrir le café.

FRANKFURTHER Bien.

ROSA GRENIER Si vous avez besoin de quelque chose... Vous savez.

FRANKFURTHER Ne vous faites pas de soucis, nous frapperons à la porte de la cuisine. Personne ne nous verra.

ROSA GRENIER Vous avez envie de quelque chose...

FRANKFURTHER Oui, j'aimerais un café. Et aussi l'une de vos belles pizzas. Et pour vous, Kurt, un café? Je vous invite.

KURT Je prendrai volontiers un café. Merci.

ROSA GRENIER Le café, je vous le sers sans problème. Mais la pizza..., vous savez bien.

FRANKFURTHER Ah oui. Et un petit croissant? Ou un morceau de pain. Ce serait possible?

ROSA GRENIER C'est la même chose.

FRANKFURTHER Mais vous savez bien que le maire nous a promis des rickets de pain.

ROSA GRENIER Oui, il y a quatre jours de cela. Mais il n'a encore rien apporté. Et moi je dois faire mes comptes.

FRANKFURTHER Je vous comprends. Seulement, nous avons faim. Et mon estomac ne supporte pas de ne manger que des fruits, toute la journée.

ROSA GRENIER Je vais vous apporter un morceau de pain.

FRANKFURTHER Merci, Madame.

KURT Je n'ai pas besoin de pain. Le café me suffit.

FRANKFURTHER Il y a autre chose, Madame Grenier?

ROSA GRENIER Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur mes propos, mais je souhaite que le jeune Monsieur laisse Marie tranquille.

KURT Nous n'avons fait que bavarder.

ROSA GRENIER Cela ne me convient pas.

KURT Nous avons échangé quelques mots, pas plus.

ROSA GRENIER Hier vous avez parlé avec elle, avant-hier vous avez parlé avec elle. Depuis que vous êtes ici, je vous vois constamment avec ma fille. Je ne le veux pas. Laissez cette jeune fille en paix.

KURT Je la laisse tranquille. Je ne lui ai rien fait.

ROSA GRENIER Comprenez-moi bien. C'est ma fille unique. Je ne connais pas vos intentions, Kurt, mais vous êtes un exilé. Vous devez passer la frontière pour vous rendre Dieu sait où. J'ai pitié de vous et je vous aiderai, bien que je n'en aie pas le droit et qu'on me désapprouve au village. Je veux pourtant continuer à vous aider. Mais un homme comme vous n'a pas le droit d'adresser la parole à ma fille.

KURT Il me semble que Marie est assez grande pour savoir elle-même ce qu'elle a à faire.

ROSA GRENIER Je vais vous faire du café. (*elle se rend à la cuisine*)

KURT Qu'est-ce que ça peut lui faire à la vieille? Elle n'a qu'à s'occuper de son café. Il faut lui arracher chaque morceau de pain. Et pourtant elle se fait payer assez cher. Et en plus elle fait semblant de nous aider. Les tickets de pain, les tickets de pain. On va lui donner ses tickets de pain! Et vous, qu'est-ce que vous en dites?

FRANKFURTHER Que voulez-vous que j'en dise?

KURT Vous trouvez cela normal? Pourquoi n'aurais-je pas le droit de parler avec Marie? Est-ce que j'ai la galle?

FRANKFURTHER D'une certaine façon, nous sommes tous des lépreux, Kurt, vous le savez bien. A peine tolérés, on préfère voir nos talons

que nos visages. Des mendiants importuns, des hôtes que l'ont n'a pas invités, des étrangers indésirables.

KURT Nous sommes des antifascistes

FRANKFURTHER Pour les fascistes, certes! Mais ici nous tombons sous le coup de l'article 19, nous sommes tout juste bons à être « livrés à la police sur simple demande du Gouvernement du Reich ». Ne l'oubliez jamais, Kurt...

KURT Ils ne sont pas meilleurs.

FRANKFURTHER Du calme, gardez votre calme. Ne dites rien que vous puissiez regretter par la suite. Nous n'avons pas à exiger, nous n'avons pas à crier. Nous n'avons que le droit de demander....c'est tout. Demander et attendre.

KURT Je ne suis pas l'un de vos philosophes chinois, Professeur.

FRANKFURTHER Ca, je m'en suis aperçu! Mais vous êtes injuste à leur égard. Connaissez-vous Wang Yang Ming. Un eunuque impérial l'avait dénoncé, on l'avait fouetté et banni pendant des années. Pendant sa relégation dans le désert, le vieil homme dut travailler comme palefrenier. C'est ainsi qu'il devint philosophe. Pendant son exil, il découvrit la tranquillité de l'âme, l'humour, ses propres limites intérieures. C'est seulement pendant son bannissement qu'il devint un grand philosophe.

KURT Je ne veux pas devenir un philosophe. Vous me tapez sur les nerfs avec vos chinois. Ce ne sont pas vos discours avisés qui nous feront passer la frontière.

FRANKFURTHER Mes discours avisés peuvent nous aider à passer plus d'une frontière. Ca aussi vous l'apprendrez.

KURT La vieille sorcière. Elle ne pense qu'à son fric!.

Lenka descend l'escalier

FRANKFURTHER Comment allez-vous, Lenka?

LENKA Et vous, comment allez-vous? Salut, Kurt. Vous avez des nouvelles?

KURT Otto est à la gare.

LENKA Et Lisa, a-t-elle laissé un message?

KURT Non

FRANKFURTHER Il n'est que onze heures. Elle voulait passer vers midi.

LENKA Vous avez mangé? - Le maire n'a pas encore apporté les tickets de pain? - Je vais parler à Madame Grenier.

FRANKFURTHER Je vous supplie de n'en rien faire, Lenka. On va m'apporter quelque chose.

KURT Je ne veux pas de cadeau.

LENKA Il faut bien que vous mangiez.

KURT Il me reste suffisamment de cigarettes. Et pour avoir du café, on n'a pas encore besoin de ticket, Dieu merci.

LENKA Mais nous devons manger. Comment voulez-vous gravir les montagnes, traverser toute l'Espagne, si vous ne mangez pas.

KURT Par chance nous sommes en été. Il pousse partout quelque chose.

LENKA Il faut que j'aille faire un tour à la cuisine. Il est temps.

KURT Et surtout, ne lui demandez rien, Lenka, en tout cas rien pour moi.

LENKA C'est bon. Sur les chemins de l'exil, la fierté est un bagage encombrant. *(Elle se rend à la cuisine)*

KURT Elle a de la chance, Lenka. Elle peut travailler à la cuisine. De temps à autre elle récupère certainement quelque chose.

FRANKFURTHER Pas dans les circonstances actuelles. Il ne revient rien dans les assiettes, il ne reste rien.

KURT Dans toutes les cuisines on trouve un petit croûton de pain.

FRANKFURTHER Tant mieux pour elle.

KURT J'ai dit autre chose? Bien sûr que je me réjouis pour elle. Qu'elle mange, qu'elle mange! Après tout c'est une femme. Elle n'est pas aussi résistante que nous. Qu'est-ce qu'elles vont nous préparer aujourd'hui?

FRANKFURTHER Pour nous? un repas végétarien, comme toujours. Le plus strict des régimes.

KURT Il paraît qu'il existe en Allemagne des cures pour lesquelles des gens riches dépensent beaucoup d'argent et ils ne reçoivent pour toute nourriture qu'un repas semblable au nôtre. C'est fou, non?

FRANKFURTHER Nous vivons comme des millionnaires.

KURT L'argent, ce n'est pas ce qui nous manque. La seule chose, c'est qu'on ne trouve même pas une croûte de pain à acheter.

FRANKFURTHER Je pense qu'aujourd'hui en Allemagne on ne mange pas mieux. Le Reich allemand, lui aussi, va devoir se mettre au régime.

KURT Certainement.

FRANKFURTHER D'après les plans des grands chefs, le peuple allemand doit être héroïque, fidèle et désintéressé. On ne construit pas un état avec une armée de gourmets.

KURT Otto devrait être de retour depuis longtemps.

FRANKFURTHER Vous savez, j'adorais faire la cuisine. Même pour moi tout seul. J'ai chez moi toute une collection de livres de cuisine. C'est la seule chose que je collectionne vraiment. Ou plutôt j'avais une collection. Qui sait ce qu'elle est devenue. Mon dernier livre de cuisine, je l'ai acheté à la librairie allemande de Montparnasse. Un livre tout à fait bizarre. Déjà le titre créait un malaise: *Bien cuisiner tout en se serrant la ceinture*, Berlin 1940. L'index était également tout à fait inhabituel: on trouvait presque toutes les rubriques classées à la lettre E. E comme ersatz, ersatz de bouillon, ersatz de farine, ersatz d'amandes, ersatz de café, ersatz de foie, ersatz de confiture, ersatz de cacao, ersatz d'escalope.

KURT Ca suffit! Vous me mettez l'eau à la bouche.

FRANKFURTHER J'ai laissé ce livre à Paris. Je ne pouvais emporter que le strict nécessaire. Il a fallu faire des choix difficiles. Aujourd'hui je pense que j'aurais dû emporter le livre de cuisine. De nos jours, la moitié de l'Europe fait la cuisine avec des ersatz. Ce livre est vraisemblablement le seul livre allemand de portée internationale.

KURT A quoi bon un livre de cuisine, Professeur? Nous ne pourrions bientôt avoir de l'eau chaude qu'avec des tickets. - Vous entendez? Le café se remplit.

FRANKFURTHER Eloignez-vous de la porte. Madame Grenier n'aime pas cela.

KURT D'accord. De toute façon, au village, tout le monde est au courant. On sait qui nous sommes et où nous voulons aller. C'est absurde de vouloir le tenir secret.

FRANKFURTHER Mais Madame Grenier veut qu'il en soit ainsi. Et Lisa pense, elle aussi, qu'il est préférable que nous ne nous montrions pas.

KURT Les paysans, eux, ont le droit de nous dévisager. On se croirait au zoo ici. - Bon, voyons quand le premier va s'approcher du guichet.

FRANKFURTHER Du calme, Kurt. Asseyez-vous.

Lenka sort de la cuisine avec du café et deux morceaux de pain blanc.

LENKA Le café, Messieurs. Madame Grenier a donné un morceau de pain pour chacun. Elle le met sur le compte.

KURT Pour moi ce sera seulement le café. Je n'ai pas commandé de pain.

LENKA Mangez-donc, Kurt. Je n'ai rien demandé à Madame Grenier. C'est elle qui l'a ajouté. Je n'ai rien dit. Madame Grenier n'est pas aussi mauvaise que vous le pensez.

KURT Je n'ai pas faim.

LENKA Alors mettez-le dans votre poche (*Elle s'assoit à côté d'eux*)
Le courrier est déjà arrivé?

FRANKFURTHER Oui

LENKA Et alors? Il n'y a pas de lettre? Pour personne?

FRANKFURTHER Non, Lenka.

LENKA J'espère qu'ils ouvriront le camp à temps. Avant l'arrivée des Allemands. Ludvik a eu la dysenterie, il est encore très faible.

FRANKFURTHER Il s'en sortira. Les Français ont ouvert tous les camps à temps. Ils ne vont quand même pas remettre des antifascistes aux mains des nazis.

LENKA Et les Milles? On a livré le camp aux Allemands. Vous l'avez oublié?

KURT Exactement. Et le camp de Gurs. Livré sur demande. Et Le Vernet? Cinq cents antifascistes livrés sur demande.

FRANKFURTHER Votre mari va s'en sortir, Lenka. J'en suis sûr. Croyez-moi.

LENKA Pourquoi en êtes-vous si sûr, Hugo?

FRANKFURTHER Parce que je m'en suis sorti, Lenka. Et Ludvik est beaucoup plus fort et plus apte à la vie que moi.

LENKA Il n'est pas fort, Hugo, il est intelligent, mais il n'est pas fort. Pourvu que quelqu'un l'aide. Lui qui a aidé tant de gens. Et maintenant? Notre maison était ouverte à tous. Que de gens de talent ont passé le seuil de notre porte. C'était une époque merveilleuse. Ludvik les a tous aidés. Les écrivains pauvres qui sont devenus célèbres aujourd'hui. Les musiciens qui donnaient des concerts chez nous. Et tant de peintres. A Prague tous les peintres connaissaient notre maison. Nous avions toujours des invités à déjeuner, à dîner. Parmi eux il y avait des gens peu communs, un peu fous. Ils avaient constamment besoin d'argent pour des inventions, des projets qui devaient rapporter des millions. Ludvik se contentait de rire et de donner l'argent. Ludvik est l'homme le plus généreux du monde. Je ne sais pas combien de fois nous nous sommes retrouvés, le soir, seuls tous les deux. Avec lui on ne s'ennuyait jamais. Pourvu que quelqu'un l'aide.

FRANKFURTHER Il trouvera de l'aide.

LENKA Il m'arrive parfois de prier. Je ne sais pas si Dieu écoute la prière d'un incroyant. Il doit bien être antifasciste, lui aussi?

FRANKFURTHER On sait peu de choses à ce sujet. Mais tout ce que l'on sait sur lui permet de le supposer.

KURT Mais voilà, il ne le montre pas.

Otto sort de la cuisine

LENKA Otto, ça s'est bien passé? Qu'avez-vous appris?

OTTO Philippe Matin, je vous prie.

LENKA Pardon. Mais ici, entre nous...

OTTO Qu'est-ce que ça veut dire : entre nous, Lenka. La clandestinité a ses principes - J'ai une surprise pour vous (*Il ouvre la porte de la cuisine*) Entrez, je vous prie.

HIRSCHBURG (*entre*) Madame, Messieurs. Permettez-moi de me présenter: Hirschburg, Capitaine en retraite.

KURT (*affolé*) Un officier allemand!

HIRSCHBURG Oui, en retraite.

KURT Comment êtes-vous arrivé ici? Que venez-vous faire ici?

HIRSCHBURG Ce Monsieur a eu l'amabilité de me conduire jusqu'ici. J'ai un rendez-vous.

KURT Qui vous envoie? Vous venez de Berlin? Vous êtes un fasciste? - Comment as-tu eu l'idée de l'amener ici?

OTTO Calme-toi, Kurt.

HIRSCHBURG Vous posez beaucoup de questions à la fois, jeune homme! Oui, je viens de Berlin. Bien que j'aie vécu ces trois dernières années à Paris. Je ne suis pas national-socialiste. Et ce sont deux messieurs de Marseille qui m'ont envoyé ici. L'interrogatoire en restera là?

OTTO Eddie Thompson l'a envoyé, le Comité. Il doit partir avec nous. Il a un visa (*Danger*) pour les Etats-Unis. Son passage, au départ de Lisbonne est même réservé et payé. Il aura quitté l'Europe avant nous.- Monsieur Hirschburg, voici Lenka, Kurt et Hugo. Je m'appelle

Philippe Matin. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage, c'est mieux pour nous tous.

HIRSCHBURG Philippe Matin? Je croyais que vous étiez allemand. J'aurais même dit de Hesse.

OTTO Je suis français. Il est vrai que j'ai travaillé quelques années à Francfort pour le compte de mon entreprise.

HIRSCHBURG Vous parlez un allemand fantastique. Personne ne peut se douter que vous êtes français.

Kurt rit

OTTO J'espère bien que non..

HIRSCHBURG Bien sûr, vous haïssez les allemands. Depuis l'invasion, c'est compréhensible.

OTTO Vous ne comprenez rien, Monsieur Hirschburg.

HIRSCHBURG Capitaine Hirschburg, je vous prie.

LENKA Ce titre est si important pour vous, Capitaine?

HIRSCHBURG On ne m'en a pas fait cadeau, Madame.

LENKA Mais vous étiez dans l'armée allemande?

HIRSCHBURG Bien sûr, cela va de soi. Je suis allemand. Je suis un officier allemand.

KURT Et pendant cette guerre le commandement de l'armée allemande a pu se passer de vos services, mon Capitaine?

HIRSCHBURG Je suis venu ici, parce qu'on doit, à partir d'ici, me faire traverser la frontière. Rien d'autre ne compte en ce moment.

KURT Tout ceci est plus qu'étrange. Il va bien falloir que vous répondez encore à quelques unes de mes questions.

HIRSCHBURG Qu'est-ce qui vous autorise à me poser des questions?

KURT Rien.

HIRSCHBURG Alors je ne répondrai à aucune de vos questions.

OTTO Ce ne sont pas nos affaires, Kurt. La décision vient de Marseille. Pour le reste, c'est Lisa qui est responsable.

KURT Je n'aime pas ça. Un exilé ne se balade pas comme un bourgeois. Avec une épingle à cravate.

OTTO Vous n'avez vraiment pas envie de connaître les nouvelles.

LENKA Racontez-nous.

KURT De grâce, épargne-nous les rumeurs.

OTTO Les rumeurs? Il ne s'agit que de faits vérifiés. En fin de compte j'ai plusieurs sources. A Marseille on attend trois bateaux qui viennent chercher, en Europe, des exilés.

KURT Non , Otto, ça ne va pas recommencer.

OTTO Je ne comprends pas.

LENKA Otto, vous nous avez déjà parlé si souvent de bateaux...

OTTO Cette fois, c'est sûr. Confirmé de sources diverses.

KURT Tu parles!

FRANKFURTHER Excusez-moi, mon Capitaine...

HIRSCHBURG Oui, je vous en prie.

FRANKFURTHER Excusez-moi, avez-vous de la morphine?

HIRSCHBURG Pardon?

FRANKFURTHER Ou bien des somnifères?

HIRSCHBURG Vous me prenez pour un pharmacien?

FRANKFURTHER Vous n'avez vraiment rien. Je paierai le prix. Dans la monnaie de votre choix.

HIRSCHBURG Qu'attendez-vous donc de moi. J'ai sur moi quelques comprimés de somnifère. Et un cautérisant. Si vous en avez besoin, je les tiens bien sûr à votre disposition. Gracieusement, cela va sans dire.

FRANKFURTHER. Je paierai dans la monnaie de votre choix. Même en dollars.

HIRSCHBURG Laissez-moi tranquille.

FRANKFURTHER Comprenez-moi. A Marseille on m'a volé ma morphine. C'est seulement pour être tranquille, c'est tout.

HIRSCHBURG Allez. Ca suffit.

OTTO Fichez-lui donc la paix, Frankfurther

FRANKFURTHER C'est seulement, parce qu'on m'a volé ma morphine. Vous pouvez bien le comprendre. Il est compréhensible que je veuille garantir ma sécurité.

OTTO Vous voyez, je ne suis pas le seul à ne pas trouver cela compréhensible. Il existe aussi des gens qui n'ont pas besoin de multiplier sans cesse les garanties, qui savent se tenir et le prouvent.

LENKA Ca suffit, Otto, ne recommencez pas à vous disputer.

OTTO Je ne me dispute pas avec lui. Je ne lui adresse absolument pas la parole.

LISA (*sort de la cuisine*) Bonjour, Lenka. Bonjour, Hugo. - Vous avez un visiteur?

HIRSCHBURG Capitaine Hirschburg

LISA Vous êtes un officier allemand, un officier de la Wehrmacht?

OTTO Il vient de Marseille. C'est le Comité qui l'envoie. Il doit passer la frontière avec nous.

LISA C'est Thompson qui vous envoie?

HIRSCHBURG Oui.

LISA Il vous a donné un message pour moi?

HIRSCHBURG Il vous prie de me faire passer la frontière espagnole. Pour le reste, je me débrouillerai tout seul.

LISA C'est tout? Il n'a rien dit d'autre?

HIRSCHBURG Non

LISA Il ne vous a pas donné de lettre pour moi? pas de message non plus?

HIRSCHBURG Il a dit qu'il était trop dangereux de vous envoyer un message écrit. Si l'on m'avait arrêté et si j'avais eu une lettre sur moi, cela aurait été très désagréable, et pas seulement pour moi.

LISA C'est bizarre que Thompson ne vous ait rien donné pour moi.

KURT Cela ne sent pas bon, n'est-ce pas Lisa? Ce type est louche. Qui êtes-vous réellement? La Gestapo?

LISA Attends, Kurt. Réfléchissez, Monsieur Hirschburg. Thomson ne vous a absolument rien remis. Rien du tout.

HIRSCHBURG Si, voilà, un paquet de gauloises que je dois vous donner. Il était déjà ouvert quand il me l'a donné. Moi, je ne fume pas.

LISA Donnez-le moi. (*Elle examine le paquet*) C'est bon. C'est bien Thomson qui l'envoie.

HIRSCHBURG C'est bien ce que j'ai dit.

LISA Ne m'en veuillez pas d'être méfiante, mais c'est indispensable. J'avais demandé à Thomson de ne plus envoyer personne. Personne tant que la frontière espagnole n'est pas réouverte et qu'ils sont si nombreux à attendre ici.

KURT Vous avez dit que vous ne fumiez pas? Alors vous n'avez pas besoin des cigarettes.

HIRSCHBURG Servez-vous.

LISA Une minute. Je te donne les cigarettes. Mais je vais tout de suite brûler l'emballage. - Quel genre de papiers avez-vous?

HIRSCHBURG Un visa américain m'attend à Lisbonne. Ainsi qu'une réservation payée sur un bateau.

LISA Ce qui m'intéresse ce sont les papiers que vous avez en ce moment en votre possession. Quels papiers pouvez-vous présenter aux autorités espagnoles?

HIRSCHBURG Tout ce qui est nécessaire. Un visa de transit pour l'Espagne et le Portugal, un visa de sortie du territoire français et un visa d'entrée en Chine.

LISA Le visa de sortie, vous pouvez me le montrer. Où a-t-il été établi?

HIRSCHBURG A Marseille.

LISA L'Espagne n'accepte plus les visas établis à Marseille. Ils exigent un visa établi à Paris, en zone occupée.

HIRSCHBURG Je ne peux quand même pas aller à Paris.

LISA Bien sûr que non. Nous devons attendre. La situation peut changer d'un jour à l'autre. Même en Espagne. On m'avertira de Port-Bou dès que l'Espagne annulera cette disposition. Jusque-là il faut attendre. C'est pourquoi j'avais insisté auprès de Thomson pour qu'il ne m'envoie plus aucun voyageur.

Un guichet s'ouvre au fond de la pièce

LISA Silence, s'il vous plaît. Plus un mot.

HIRSCHBURG Je ne comprends pas.

OTTO Silence - C'est l'endroit idéal pour se reposer. Les vignobles, la masse sombre des montagnes. Et avec cela la mer et le ciel d'un bleu qu'on a peine à imaginer. On ne peut pas le peindre, tant il semble irréel.

KURT Sans oublier que les habitants sont fantastiques. Des gens charmants, serviables, empressés, sympathiques. En un mot de vrais amis.

(le gichet se referme)

LISA Kurt, ce n'était pas indispensable.

KURT C'était plus que nécessaire, Lisa.

HIRSCHBURG Que signifie tout cela?

LISA Vous avez remarqué le guichet? Quand on est dans la salle du café, on peut l'ouvrir et regarder dans cette pièce C'est une plaisanterie que

les paysans se permettent parfois. Dans ce cas-là, il ne nous reste plus qu'à jouer les touristes. De simples estivants.

HIRSCHBURG Et les paysans mordent à l'hameçon?

OTTO Bien sûr que non, vous êtes trop naïf. Dans un village aussi petit, tout le monde est au courant, les paysans, les autorités, même la police des frontières. L'ensemble n'est qu'un jeu. Nous faisons semblant d'être des estivants, le village fait semblant de ne pas savoir. Tant que chacun tient son rôle, tout est bien pour nous. Si l'un des paysans nous dénonce, Vichy nous livrera « sur simple demande ». Et le maire et Madame Grenier auront beaucoup d'ennuis.

HIRSCHBURG Vous appelez cela un jeu?

OTTO Nous devrions retourner à Marseille. Si l'Espagne n'ouvre pas ses frontières, ici le piège va se refermer sur nous. Et à Marseille trois bateaux qui battent pavillon américain vont arriver dans deux semaines. Les Etats-Unis veulent faire quitter l'Europe à tous les réfugiés.

FRANKFURTHER C'est ce qu'on raconte;

OTTO Les trois bateaux ont été armés uniquement pour transporter les réfugiés.

LENKA Et vous y croyez?

OTTO Je sais même le nom des bateaux. Il s'agit du *Montreal*, du *Nyassa* et du *Winnipeg*.

KURT Et les Etats-Unis veulent accueillir tous les réfugiés.

OTTO Une partie. D'autres iront au Mexique, à la Martinique, à Cuba ou au Brésil.

KURT Qui vous l'a dit?

OTTO Je l'ai entendu dire à la gare. Par des personnes de confiance.

KURT Chaque jour tu nous rapportes une rumeur nouvelle. (*se tournant vers Hirschburg*) Vous venez bien de Marseille? Avez-vous entendu parler de ces bateaux?

HIRSCHBURG Absolument pas. Bien au contraire.

KURT Tu vois bien.

OTTO Qu'attends-tu au juste? De lire l'information dans la presse de Pétain? Nous verrons bien. De toutes façons, j'envisage sérieusement de retourner à Marseille. Cela me semble plus avisé que d'attendre ici.- Pourquoi cette information concernant les bateaux serait-elle fausse? Au bout du compte, le monde entier ne peut pas nous laisser crever. Il ne peut pas se contenter d'être un simple spectateur au moment où nous serons livrés aux nazis.

FRANKFURTHER Le monde n'est pas obligé de regarder. Il détournera les yeux, le plus simplement du monde.

OTTO Vous êtes un lâche et un opportuniste. Tout comme votre parti. Vos considérations ne m'intéressent absolument pas, Professeur Frankfurter. - Lisa, Thomson doit bien savoir, lui, ce que les Américains ont l'intention de faire? Que t'a-t-il dit?

LISA Pas grand chose. Et surtout pas grand chose de bon. Les Etats-unis n'ont pas augmenté leur quota d'émigration, ainsi que le comité l'avait espéré. Bien au contraire. Actuellement ils laissent entrer à peine la moitié du nombre d'émigrants prévu par la loi. Le Comité a fait parvenir des protestations réitérées à Washington. En vain.

LENKA Qui ferait volontiers entrer chez lui un tas de pauvres types?

OTTO Ils ne peuvent pas faire cela.

KURT Pourquoi pas? Pourquoi devraient-ils te sauver la vie? Parce que tu es communiste? Tu ferais mieux de te taire. Ou bien parce que Lisa et le Professeur sont juifs? Des juifs, tous les pays en ont suffisamment. On n'en a pas besoin pour le moment. Pour eux nous ne sommes que des Allemands. Et les Allemands sont peut-être des espions. Dans le meilleur des cas ils ne sont que des étrangers indésirables.

OTTO Et les bateaux, Lisa? Thomson a certainement entendu dire que le *Montreal* doit embarquer des réfugiés à Marseille.

LISA Ah, Otto. Pour le moment nous devons d'abord trouver un hébergement pour Monsieur Hirschburg. Je vais demander à Madame Grenier. Je vous dire qu'il m'en coûte. Je ne m'adresse à elle que pour la solliciter. Nous sommes trop nombreux pour un aussi petit village. *(Elle s'approche de la porte de la cuisine)* Madame Grenier, est-ce que je peux vous parler un instant?

ROSA GRENIER *(sortant de la cuisine)* Je vous en prie.

LISA Madame Grenier, nous avons un problème. Un nouvel arrivant...

ROSA GRENIER Je ne peux pas l'accepter.

LISA Laissez-moi vous expliquer...

ROSA GRENIER Je vous en prie, je n'ai pas besoin d'explication. Je ne l'accepte pas. C'est impossible. Et je ne veux rien savoir. Je ne veux même pas le voir.

LISA Mais, que dois-je faire, Madame Grenier?

ROSA GRENIER Je ne l'ai pas invité *(elle fait quelques pas, revient)* J'en fais déjà plus qu'il ne faudrait. Ces dames et ces messieurs ne devaient

rester que trois jours. Et depuis combien de temps sont-ils chez moi? Le maire a promis des tickets de pain. Où sont-ils? Comment puis-je préparer les repas si je n'ai pas de tickets. Et vous, Lisa, que faites-vous? Vous amenez encore un Allemand chez moi. Je ne le vois pas. Je ne veux rien savoir à son sujet.

(*elle va à la cuisine, revient sur scène*) Lenka, vous pouvez m'aider?

LENKA Bien sûr. J'arrive.

ROSA GRENIER Le repas est prêt. Dès que Lenka aura mis la table, vous pourrez venir à la cuisine. (*elle sort en compagnie de Lenka*)

HIRSCHBURG Je regrette de vous créer toutes ces complications...

LISA Mais, non, nous allons trouver une solution. Laissez-moi réfléchir.

OTTO Il faut que nous passions la frontière, Lisa. Il faut essayer. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Il faut passer en Espagne, ou retourner à Marseille.

LISA C'est absurde, complètement absurde, Otto. Je t'en prie, ne sombre pas dans l'hystérie. Je suis responsable de vous tous et c'est moi qui donnerai le signal du départ. - Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous, Monsieur Hirschburg.

HIRSCHBURG Ne vous donnez pas de mal. Si c'est nécessaire, je peux coucher à la belle étoile. Il fait chaud, j'ai l'habitude.

LISA Il n'en est pas question. Ici, on est près de la frontière. Dès la première nuit, on vous arrêterait et on vous mettrait dans un camp. Je

vais parler à Paul, le maire. Attendez-moi ici, s'il vous plaît. Ne quittez pas cette pièce. (*Elle va dans la cuisine*)

FRANKFURTHER (*à Hirschburg*) Excusez-moi, mais si j'ai bien compris, vous avez un visa pour la Chine.

HIRSCHBURG Oui

FRANKFURTHER Pour la Chine? Et pourquoi précisément pour la Chine?

HIRSCHBURG Pourquoi? Où est le problème?

FRANKFURTHER Il n'y en a pas, mais ce n'est pas courant. Pourtant si j'ai bien compris, vous voulez vous rendre aux Etats-Unis. Pourquoi êtes-vous donc en possession d'un visa d'entrée en Chine?

HIRSCHBURG C'est simple. Mon visa pour les Etats-Unis m'attend à Lisbonne. Pour pouvoir m'y rendre, j'ai besoin d'un visa d'immigration dans un pays quelconque. J'ai donc acheté celui qui m'a été offert au meilleur prix. A Marseille, un visa pour les Etats-Unis coûte 800 dollars, pour Cuba 500 dollars, pour la Martinique 7000 F malgré tout. On m'a proposé ce visa d'entrée en Chine pour 100 F. Voilà pourquoi je me suis décidé pour la Chine.

FRANKFURTHER Vous êtes déjà allé en Chine?

HIRSCHBURG Oui, il y a quarante ans, j'y ai même passé quelque temps.

FRANKFURTHER Et vous comprenez le chinois?

HIRSCHBURG Pas un traître mot.

FRANKFURTHER Puis-je vous demander de me montrer votre visa, mon Capitaine?

HIRSCHBURG Pourquoi?

FRANKFURTHER Je sais le chinois, je suis sinologue. A moi aussi, on m'a proposé, à Marseille, un visa bon marché pour la Chine.

HIRSCHBURG Je vous en prie. (*il tend un papier à Frankfurter*)

FRANKFURTHER Je m'en doutais.

HIRSCHBURG Faux?

FRANKFURTHER Non, non, authentique, il n'y a aucun doute. A moi, on me l'a proposé pour 120 F. J'ai refusé et pour 1000F, je me suis acheté un visa pour la Thaïlande. Vous permettez que je vous traduise le texte? « Il est strictement interdit au porteur de ce document de fouler le sol chinois, aussi bien présentement que dans l'avenir et quelles que soient les circonstances. » Pour 100F on ne peut décemment pas exiger autre chose de nos jours.

HIRSCHBURG C'est vrai? C'est bien la traduction? Bon, je m'étais bien douté qu'il s'agissait de quelque chose dans ce genre. Pour le prix, je ne pouvais pas avoir mieux. Mais je ne sais pas le chinois et je suis sûr de ne rencontrer aucun sinologue dans la police française des frontières. Jusqu'à présent, ce papier aura rempli sa fonction. Il me permettra d'atteindre Lisbonne.

KURT Votre chinois ne vous a pas servi à grand chose, Professeur. Vous auriez gagné beaucoup d'argent si vous n'aviez pas su le chinois.

FRANKFURTHER Apparemment.

KURT Ce n'est pas une science très pragmatique, n'est-ce pas?

FRANKFURTHER Il y a certes des professions plus utiles pour celui qui est sur les routes de l'exil. En ce qui me concerne, je n'avais jamais eu l'intention de m'exiler. J'avais plutôt envisagé de passer ma vie dans la bibliothèque paisible d'une ville universitaire quelconque. (à *Hirschburg*) En Chine, où étiez-vous?

HIRSCHBURG A Ho-ghu et à Pauting-Fu.

FRANKFURTHER Pauting-Fu? Dans la province de Tschili?

HIRSCHBURG Ce nom vous dit quelque chose?

FRANKFURTHER Pauting-Fu possède à mon avis les plus belles fortifications de toute la Chine. Les murs ont quinze mètres d'épaisseur, n'est-ce pas?

HIRSCHBURG Exact. Vous aussi, vous êtes allé là-bas?

FRANKFURTHER Non, je n'y suis jamais allé. La Chine, ce n'était, hélas, pas dans mes moyens. Ma connaissance de la Chine est toute livresque. Punting-Fu, une capitale régionale en Chine du Sud, l'un des centres de la révolution des Boxers. N'avez-vous pas dit que vous étiez là-bas il y a quarante ans?

HIRSCHBURG Si.

FRANKFURTHER C'était à l'époque de la Guerre des Boxers. Je comprends. Vous êtes allé là-bas avec les troupes allemandes. Pour coloniser la Chine. Ce n'est pas un chapitre glorieux pour votre armée.

HIRSCHBURG Vous voulez dire sur le plan militaire?

FRANKFURTHER Non, je ne veux pas parler de l'aspect militaire. De ce point de vue, ça a été un succès total.

HIRSCHBURG Je doute que vous puissiez en juger. Là-bas, nous avons défendu l'Allemagne.

KURT En Chine?

HIRSCHBURG Oui.

KURT Et ici, en France, Hitler défend peut-être, lui aussi, l'Allemagne?

HIRSCHBURG Je ne veux pas en discuter avec vous.

KURT Dites voir, dans quel camp êtes-vous exactement?

OTTO Moi aussi, j'aimerais bien le savoir.

HIRSCHBURG Je suis Allemand.

KURT Un officier allemand, ça nous l'avons déjà entendu. Et pourquoi voulez-vous aller à Lisbonne? et pas par exemple à Berlin? au Commandement en chef de la Wehrmacht?

HIRSCHBURG Si je suis sur les routes de l'exil, c'est le résultat d'un regrettable malentendu.

KURT Ah, c'est donc cela! Et pourquoi n'allez-vous pas à Berlin dissiper ce regrettable maletendu?

HIRSCHBURG Je le ferai dès que la guerre sera finie, vous pouvez en être sûr. Quand l'armée est au combat, ce n'est pas le moment de discuter. Si vous aviez servi dans l'armée, vous comprendriez.

FRANKFURTHER Excusez-moi, mais de quel sorte de malentendu s'agit-il?

HIRSCHBURG Il y a bientôt quatre ans, j'ai été arrêté par erreur à Berlin. Six mois plus tard, j'ai été libéré, sans que l'affaire ait été instruite. Quinze jours plus tard, j'ai reçu, par écrit, l'ordre de me rendre au point de rassemblement de la Oranienburger Straße. Je devais être déporté dans un camp de concentration. A ce moment là, j'ai décidé de m'enfuir, à Paris. D'anciens camarades du front qui étaient encore dans l'active m'ont aidé.

OTTO Oui, et ensuite? Où est le malentendu que vous voulez dissiper?

HIRSCHBURG Une arrestation injuste, un internement injuste dans un camp de redressement, comment appelleriez-vous cela?

OTTO C'est la terreur, mon brave, mais ce n'est pas une erreur.

HIRSCHBURG Quand un officier allemand...

OTTO Vous êtes vraiment un idiot. Pourquoi insistez-vous tellement sur votre titre d'officier allemand? Vous n'êtes-pas juif, Monsieur Hirschburg?

HIRSCHBURG Je suis d'origine juive, c'est vrai, je suis un Allemand d'origine juive. Mais j'ai servi l'Allemagne au cours de deux guerres. J'ai reçu trois importantes décorations allemandes. Aucune nation au monde, et la nation allemande moins que toute autre, ne laissera

humilier ni persécuter à tort les défenseurs de la patrie. Je suis victime d'une erreur.

OTTO Bon, alors expliquez-vous, allez à Berlin, parlez à Hitler.

HIRSCHBURG Vos sarcasmes ne m'atteignent pas. Je suis allemand et je le resterai. Et je sais que l'Allemagne ne tolérera jamais que les défenseurs de la patrie...

OTTO Vous êtes vraiment marrant, mon Capitaine. Mais si vous réussissez à faire toute la lumière sur votre situation, n'oubliez pas de dire un mot en ma faveur. Moi aussi, dans le fond, je suis ici par erreur. Expliquez donc, je vous prie, à Hitler, que des milliers d'erreurs ont été commises.

KURT Vous ne comprenez donc pas ce qui se passe actuellement en Allemagne?

HIRSCHBURG Je suis un officier allemand

OTTO Vous allez la fermer! Les officiers allemands, on ne les aime pas trop en France. Je ne sais pas si vous êtes capable de comprendre ça. Mais si vous voulez que les Français vous aident dans votre fuite, à votre place, je n'insisterais pas trop sur le fait que je suis un officier allemand.

LENKA (*sortant de la cuisine*) A table

HIRSCHBURG (*à Otto*) Vous n'êtes pas français, n'est-ce pas? Vous êtes allemand. (*Il se rend à la cuisine, en compagnie de Lenka, Otto et Frankfurter*)

MARIE GRENIER (*sortant de la salle du café, un panier à la main*) Tu es tout seul.

KURT Ils sont à table

MARIE GRENIER Et toi? Tu n'as pas faim? Prends ça, cache-le.

KURT Je n'en veux pas. Je ne veux pas la charité.

MARIE GRENIER Cache-ça avant que quelqu'un ne s'en aperçoive.

KURT Merci. Tu es restée longtemps au marché, Marie?

MARIE GRENIER Il n'y a rien à acheter. Il faut faire la queue partout. Ma mère est à la cuisine?

KURT Oui

MARIE GRENIER Kurt, qu'est-ce que tu as?

KURT Elle m'a défendu de te parler.

MARIE GRENIER Elle s'inquiète pour moi, Kurt. Tu sais maintenant quand vous allez partir?

KURT Aucune idée

MARIE GRENIER Tu m'écriras quand tu seras en Amérique?

KURT Tous les jours, Marie.

MARIE GRENIER L'Amérique, c'est loin.

KURT Mais, je reviendrai, Marie

MARIE GRENIER Dans notre village, avant la guerre, il y en a beaucoup qui sont partis en Amérique. Il nen est pas revenu un seul.

KURT Moi, je reviendrai.

MARIE GRENIER Au village, une vieille femme a crié quelque chose dans mon dos. je n'ai pas compris ses paroles, mais j'ai vu son visage. Sa remarque était malveillante.

KURT A cause de moi? A cause de nous? Mais nous ne sommes pas des nazis. Il faut que les paysans le comprennent.

MARIE GRENIER Nazis ou pas, on ne veut pas d'Allemands ici. On ne veut pas d'étrangers, c'est tout. Il y a quatre ans, les réfugiés venaient d'Espagne. maintenant, ils viennent d'Allemagne, d'autriche, de la moitié de l'Europe. Ca dérange les paysans, ça dérange leur tranquillité.

KURT Nous ne sommes pas ici de notre plein gré.

MARIE GRENIER Qu'est-ce que tu vas faire en Amérique?

KURT Marie, en Amérique aussi, je vais combattre Hitler.

MARIE GRENIER Toute la journée

KURT Bien sûr! Quelle question!

MARIE GRENIER Jusqu'au moment où tu auras congé.

KURT Quand on combat Hitler, il n'y a pas de congé.

MARIE GRENIER Mais tu vas bien aussi visiter l'Amérique, les villes, New York. Tu vas aller dans les cafés et regarder les Américaines.

KURT Je ne vais pas en Amérique pour regarder les filles.

MARIE GRENIER Et si elles sont sur ton chemin? Et si c'est elles qui te regardent.

KURT Les filles qui mes regardent, je ne les remarque même pas.

MARIE GRENIER Je m'en rendrai bien compte.

KURT Viens avec moi, tu prendras soin de moi.

ROSA GRENIER (*sort de la cuisine*)

MARIE GRENIER C'est impossible, Kurt, je ne peux abandonner ma mère.

ROSA GRENIER Viens, Marie (*Elle se rend à la cuisine avec Marie. Kurt frappe du poing contre le mur. Le guichet qui sépare la scène du café s'ouvre. On le referme quelques secondes plus tard.*)

OTTO (*sortant de la cuisine*) Viens manger, Kurt.

KURT Pas faim

OTTO Laisse cette fille tranquille

KURT Ca te regarde?

OTTO Tu nous mets tous en danger. Nous dépendons tous de Madame Grenier. Fiche la paix à sa fille, Kurt.

LE MAIRE (*entre avec Lisa par la porte du café*) Où sont les autres?

OTTO Monsieur le Maire. Bonjour. Vous avez des tickets pour nous?

LE MAIRE Où est le nouvel arrivant?

OTTO A la cuisine.

LE MAIRE Qu'est-ce que vous vous imaginez? Vous tenez à me faire passer le plus rapidement possible devant le tribunal militaire?

LISA Paul, ce n'est pas nous qui l'avons fait venir. C'est Marseille qui nous l'a envoyé, malgré le message que je leur ai fait parvenir.

LE MAIRE Je ne peux quand même pas installer ici un camp de réfugiés!

OTTO Vous avez des cartes d'alimentation pour nous?

LE MAIRE J'en ai donné à Lisa, mais il ne faut pas les utiliser au village, les tickets sont faux.

LISA J'irai faire les courses à Perpignan. A la ville personne ne le remarquera. Paul nous a donné des boîtes de conserves, du lait et des

légumes. Partagez-les entre vous. Les tickets, je les garde. Vous ne pouvez pas aller à Perpignan.

OTTO Merci, Monsieur le Maire.

LE MAIRE Je veux voir le nouveau, l'officier.

OTTO Je vais le chercher. Viens manger, Kurt. (*il va dans la cuisine avec Kurt*)

LE MAIRE Lisa, Lisa, vous me mettez tous dans un sacré pétrin : je tolère le passage illégal de la frontière, distribue de faux tickets, transgresse constamment les dispositions prévues par l'armistice et ainsi de suite. Cela peut me coûter cher, me coûter bien plus que ma fonction de maire.

LISA Et à moi, Paul. Tu n'as qu'un mot à dire. Interdis-moi de continuer à faire passer la frontière à d'autres réfugiés et je disparaîs avec ce groupe. Si tu le faisais, d'une certaine façon tu me rendrais service.

LE MAIRE Ca va Lisa. Aujourd'hui, je suis énervé.
(*Hirschburg sort de la cuisine*)

LISA Monsieur Hirschburg. Monsieur Paul Joly, le maire.

HIRSCHBURG Bonjour.

LE MAIRE Quel âge avez-vous?

HIRSCHBURG Soixante seize ans

LE MAIRE Vous êtes sûr d'être capable de traverser les Pyrénées à pied?

HIRSCHBURG Je suis un soldat.

LE MAIRE Ce n'est pas une réponse. Vous êtes un homme âgé, et le chemin qu'emprunte Lisa est étroit, parfois à peine praticable.

HIRSCHBURG Vous n'aurez pas de problèmes avec moi.

LE MAIRE Les problèmes avec vous, nous les avons déjà. Nous avons instamment prié Marseille de ne plus nous envoyer personne.

LISA Le maire va vous héberger pour deux jours.

HIRSCHBURG Merci.

LE MAIRE Ce ne sera pas très confortable pour vous. Ce soir, à 9 heures, dès qu'il fera nuit, Lisa viendra vous chercher et vous amènera chez moi. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où vous dormirez après-demain. Les vendangeurs arrivent pour les vendanges, vous ne pourrez plus vous montrer là-bas.

HIRSCHBURG Je comprends

LE MAIRE Mettez d'autres vêtements. C'est un village de vigneronns ici. Si l'on ne veut pas se faire remarquer, il ne faut pas se promener comme si on allait à l'Opéra de Paris.

HIRSCHBURG C'est l'unique costume que je possède.

LE MAIRE Ca ne va pas. Je vais vous chercher quelque chose. Et ces chaussures jaunes. ca ne va pas non plus. Pour qui tenez-vous donc à ce qu'on vous prenne?

HIRSCHBURG Je n'ai pas d'autres chaussures.

LE MAIRE Impossible. Au revoir, Lisa.

(il retourne au café)

HIRSCHBURG Il n'a pas été aimable du tout.

LISA Ca vous étonne? C'est bien léger de la part de Thomson de vous avoir envoyé.

HIRSCHBURG Même à Marseille la situation est désespérée.

LISA Soit. Mais Marseille est une grande ville. C'est plus facile de se cacher. J'espère seulement que Thomson ne nous enverra plus personne d'autre pour le moment. Y-a-t-il fait allusion?

HIRSCHBURG Non.

LISA Vous me cachez quelque chose, Monsieur Hirschburg?

HIRSCHBURG Il y a encore quelqu'un qui va venir. Pas tout de suite, peut-être dans quinze jours. Il est encore à Paris.

LISA Connaît-il mon nom?

HIRSCHBURG Oui.

LISA Qui lui a donné mon nom? Vous avez communiqué mon nom à Paris. Savez-vous ce que vous avez fait?

HIRSCHBURG Je ne pouvais pas faire autrement. Bertoldt Deutschmann a été mon télégraphiste pendant trente ans. Mais rassurez-vous, le message était codé.

LISA Vous êtes, ah pardonnez-moi, Capitaine, vous êtes un ..., je ne sais pas.

HIRSCHBURG D'accord, mais je ne pouvais pas faire autrement. Il est un frère pour moi. Bertoldt Deutschmann et moi, nous avons passé ensemble la moitié de notre vie.

LISA Allez à la cuisine. (*Hirschburg se dirige vers la cuisine*) Chacun ne pense qu'à soi.

ROSA GRENIER Avez-vous les tickets?

LISA Oui, enfin non. Demain j'apporterai du pain. J'en trouverai à Perpignan.

ROSA GRENIER A Perpignan? Du pain ou des tickets, peu m'importe. Vous en faites des choses pour ces gens-là!

LISA Et vous, Madame Grenier?

ROSA GRENIER On n'est pas des bêtes. Mais je ne sais pas où tout cela va nous mener. - Voulez-vous manger une assiette de soupe avec moi?

LISA Volontiers.

ROSA GRENIER J'ai seulement peur pour Marie. Elle est si jeune et si naïve! (*Elle se rend avec Lisa à la cuisine*)

ACTE DEUX

Frankfurter, Otto, Hirschburg, Kurt.

HIRSCHBURG (*portant désormais de grossiers vêtements de travail, mais toujours ses souliers jaunes*) Vous n'allez pas à la gare aujourd'hui?

OTTO Plus tard. Il est encore trop tôt.

HIRSCHBURG Si vous ne voulez pas y aller aujourd'hui, je peux y aller.

OTTO Non. C'est mon travail.

HIRSCHBURG Je pensais seulement que vous aimeriez peut-être ne pas devoir chaque jour...

OTTO C'est mon travail.

FRANKFURTHER Laissez-le tranquille, Monsieur Hirschburg. La gare, c'est son affaire. Il ne veut la partager avec personne.

OTTO Qu'est-ce que vous me chantez là? C'est mon travail d'aller chercher le journal, de recueillir les informations, de nouer des contacts utiles. Et j'ai l'habitude de faire mon travail. Nous devons nous montrer aussi peu que possible et au village on me connaît. A quoi bon changer?

HIRSCHBURG Je ne voulais pas vous contrarier. Je pensais seulement vous rendre service. Même plus, j'aurais bien aimé, j'aurais peut-être eu l'impression de faire quelque chose, d'être utile.

FRANKFURTHER Voulez-vous lire quelque chose? J'ai encore trois livres dans mes bagages.

HIRSCHBURG Vraiment? Vous trimblez encore des livres avec vous? Au cours de mon voyage, j'ai donné ou abandonné tout ce qui n'était pas indispensable. Et à chaque fois que j'ai abandonné une partie de mes bagages, j'ai constaté qu'ils ne m'étaient vraiment pas indispensables. C'est étonnant de constater comme on a besoin de peu. Maintenant je ne possède plus qu'une toute petite mallette très légère. Et la moitié de son contenu est certainement un fatras inutile. Il y a cinq ans je n'aurais pas pu envisager de me passer d'un de mes meubles, de l'un de mes vases.

FRANKFURTHER Pour moi, les livres c'est vital. Je ne possède pas davantage de choses que vous. Mais j'aurai toujours un livre avec moi.

OTTO Vous auriez davantage appris, Professeur, si au lieu de fourrer le nez dans vos livres, vous l'aviez mis dans notre presse. Peut-être auriez-vous eu à temps une illumination. Dès 1931, nous savions ce que voulait Hitler et nous l'avons écrit.

HIRSCHBURG Quels livres avez-vous donc, Professeur?

FRANKFURTHER Tolstoi et Pascal. Mais cela ne veut rien dire, car ce qui a guidé mon choix, c'est leur édition sur papier bible et leur reliure en cuir, solide et légère.

HIRSCHBURG Des livres, eh oui! Enfin chacun s'offre le luxe qu'il peut. Moi, je charrie toujours mes cartes avec moi. Ce sont de bonnes cartes d'état-major. Pour les cartographes, le trésor des pharaons, en somme. Pourquoi je ne les ai pas balancées? Je n'en sais rien. Elles ne peuvent plus me servir. C'est du luxe. Mais je peux encore les étudier, ça me fait plaisir. Elles excitent mon imagination. Je finirai par me faire enterrer avec. Mais les livres, la lecture, ça non! A quoi bon perdre son temps avec des histoires inventées, sorties tout droit de l'imagination de quelqu'un? Les mathématiques, je comprends, la physique également. La chimie est utile et la médecine ma foi aussi. Mais à quoi servent les romans? Quand j'ai vraiment du temps et des loisirs, je mets le nez dans un ouvrage historique. Pour moi c'est plus fascinant qu'une histoire policière. Plus intéressant que Milton, Goethe et Shakespeare. Bien sûr vous vous dites maintenant que je suis un ignare. Vous avez peut-être raison. Mais voyez-vous, pour moi la culture est concrète, elle doit servir. La culture ce sont les grandes inventions, les grandes découvertes qui ont fait progresser l'humanité. Mais la littérature, la poésie, l'art en général, c'est un réconfort, c'est tout. L'Art dépasse la réalité pour réconforter les humains. Une sorte de religion, un secours, mais au-delà des réalités. Et c'est précisément pour cela qu'il n'est d'aucun secours, car il permet de voir le monde

autrement qu'il n'est. Et pour celui qui s'y laisse prendre, le réveil est effroyable.

OTTO L'Opium du peuple, bien sûr.

HIRSCHBURG Vous avez peut-être un manuel d'anglais dans vos bagages. Ca, ça serait utile.

FRANKFURTHER Hélas, non.

KURT Rien qu'un manuel de chinois, n'est-ce pas professeur?

FRANKFURTHER Vous avez raison. L'un de mes livres est effectivement une méthode de chinois.

LISA (*sortant de la cuisine*) J'ai une surprise pour vous tous. (*à Otto*) Tu es déjà allé à la gare?

OTTO Non, je voulais justement y aller. Aujourd'hui les journaux n'arrivent que par le train de dix heures.

LISA (*posant un paquet sur la table*) Un kilo de porc, un cadeau du boucher. Sans ticket.

KURT Laisse-moi sentir. De la vraie viande, il n'y a aucun doute. J'en ai la tête qui tourne.

OTTO De la viande sans ticket? Comment est-ce possible, Lisa?

FRANKFURTHER Oh Lisa, vous êtes une magicienne, vous êtes notre bonne fée.

LISA Vous en mangerez, Hugo?

FRANKFURTHER Bien sûr.

LISA Et vous, Monsieur Hirschburg?

HIRSCHBURG Je ne comprends pas votre question..

LISA C'est du porc.

HIRSCHBURG Et alors? Je suis Allemand. J'ai toujours mangé du porc.

LISA Bon, et bien, je le donne à Lenka. Est-ce que quelqu'un désire une préparation particulière

KURT Que lenka fasse à son idée.

OTTO De Port-Bou, d'Espagne, tu n'as rien de nouveau?

LISA Rien. Rien de positif, mais rien d'alarmant non plus.

OTTO Pas de nouvelles, c'est déjà assez alarmant comme ça. Bon et bien je vais aller à la gare(*Il sort avec Lisa par la porte de la cuisine*)

KURT Un kilo, ça fait 150 grammes par personne. Un beau morceau. 100 grammes, la tranche aurait été bien mince, on aurait vu au travers, mais 150 grammes, on a quelque chose à se mettre sous la dent. Dommage que vous ne soyez pas croyants tous les deux, ça m'aurait fait un sacré beau morceau.

HIRSCHBURG Qu'avez-vous à la fin, je suis Allemand.

KURT Ca va. Je plaisantais

HIRSCHBURG Ma famille a toujours vécu en Allemagne. Peut-être depuis plus longtemps que la vôtre. Pourquoi faites-vous comme si j'avais quelque chose de particulier? Où croyez-vous donc que se trouve mon pays? ma patrie?

FRANKFURTHER Je vous en prie, calmez-vous. Ce n'est pas ce que Kurt voulait dire, du moins je ne le pense pas. Il est bien évident que nous sommes des Allemands et il le sait parfaitement.

KURT Evidemment. Et de meilleurs Allemands que ceux qui portent l'uniforme noir. - Je vais devenir fou ici. Enfermé toute la journée. La nuit dans ce galetas, et ici pendant la journée. Il faut que je fasse quelque chose, n'importe quoi, même si c'est insensé. N'importe quoi. Regardez, Professeur, comme mes mains tremblent. J'ignorais cela avant. Je pouvais porter un demi-quintal à bout de bras, sans le moindre tremblement. Et maintenant?

FRANKFURTHER Autrefois nous appelions nos douces heures passées à ne rien faire nos heures de loisir. Mais depuis.... Il y a abondance de biens. Trembler, je connais cela. Je ne suis qu'angoisse. Je pourrais tourner en rond sans arrêt. Comme un animal enfermé derrière les barreaux de sa cage. Vous semblez si calme, Monsieur Hirschburg. Comment faites-vous?

HIRSCHBURG Je suis calme. J'ai une mission. Je connais le but à atteindre. Dans les jours qui viennent c'est de moi que je dois m'occuper, pour pouvoir par la suite prendre fait et cause pour l'Allemagne. Le reste est affaire de discipline.

FRANKFURTHER Presqu'admirable

KURT Oui, formidable. Une mission, un but, prendre fait et cause pour l'Allemagne! Pourquoi parlez-vous avec une telle emphase? Nous

voulons, nous, foutre le camp. Nous devons tous foutre le camp avant d'être fait aux pattes. C'est tout. Pour cela on n'a pas besoin de grands mots, mon Capitaine.

HIRSCHBURG Moi j'en ai besoin, jeune homme. J'ai besoin de ces grands mots.

KURT Comme de votre épingle à cravate et de votre faux-col ou de ces chaussures incroyables, non?

HIRSCHBURG Exactement, Kurt.

KURT Vous devez être à la torture lorsque vous vous trimballez ici dans les frusques du maire; sans parler du poulailler qui vous tient lieu de chambre!

FRANKFURTHER Taisez-vous, Kurt.

KURT J'ai encore le droit de dire ce que je pense. Et aussi fort que j'en ai envie. Le guichet n'est pas encore ouvert, ce n'est pas encore l'heure des visites.

HIRSCHBURG Je n'aime pas me promener ainsi attifé. J'ai l'impression d'être déguisé. Et dormir dans un poulailler n'est guère commode. Lorsque c'est nécessaire, je peux cependant supporter des choses plus désagréables encore. Mais je ne me rendrai jamais. Au contraire. Voyez-vous, mes chaussures qui vous dérangent tant et qui ne vont absolument pas avec ce pantalon, qui détonent pour ainsi dire, mais j'ai de bien plus grands pieds que le maire, ces chaussures ont déjà été réparées avec du fil et de la ficelle. L'élégance originelle est bien un peu perdue, et pourtant je continue à les cirer tous les jours. Je ne veux pas abandonner ces chaussures, parce que je ne veux pas me laisser aller. Ni moi ni les grands mots.

KURT Bien. Alors, contentez-vous de prendre grand soin de vos chaussures. Et de vos grands mots. Qu'ils ne tombent pas dans la merde.

FRANKFURTHER Kurt, je vous en prie.

HIRSCHBURG Je vais faire attention, Kurt.

FRANKFURTHER Le temps passe, les mois, les années. Quand je pense au travail que j'aurais pu faire depuis le temps. Des années perdues que personne ne nous rendra. Quand pourrai-je m'asseoir à nouveau à ma table de travail? A n'importe quelle table de travail dans une pièce minuscule? Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une pièce ridiculement petite, de quelques livres et de calme. Ce n'est pourtant pas beaucoup. Je trouve que mes besoins sont très modestes.

KURT Vous finirez bien un jour ou l'autre par vous retrouver dans votre cabinet de travail, Professeur. Et vous pourrez continuer à écrire vos livres sur la Chine.

FRANKFURHTER Pas sur la Chine, sur la philosophie et la langue chinoises.

KURT Et c'est également le sujet de l'épais manuscrit que vous trimbalez avec vous?

FRANKFURTHER Oui, c'est le résultat du travail auquel j'ai consacré ma vie entière.

KURT Mais ce n'est pas une lecture très passionnante, n'est-ce pas, Professeur?

FRANKFURHTER Je crains que ce ne soit pas une lecture passionnante. Hélas. Dans l'oeuvre entière il n'est question que d'un seul caractère chinois, d'un unique phonème.

KURT Mille pages sur un seul caractère?

FRANKFURTHER Oui. Mais c'est un caractère particulièrement important, il a plus de deux cents significations. Il est tellement important qu'il est pour moi la clé qui me permet d'appréhender la langue et la philosophie des Chinois.

KURT Et qui voudra acheter ce genre de livre?

FRANKFURTHER Je n'en ai pas la moindre idée.

KURT Peut-être les Chinois? Ce serait une bonne affaire pour vous.

FRANKFURTHER C'est une bonne idée, Kurt. Je vais y réfléchir.

KURT Comment faites-vous? Vous vous asseyez à votre table et ensuite vous vous imaginez un livre comme celui-là?

FRANKFURTHER C'est à peu près cela.

KURT Et les idées? Vous les avez toutes dans la tête?

FRANKFURTHER Ce sont mes réflexions sur un thème, oui.

KURT Pour un livre aussi épais, on a besoin d'une masse d'idées. Et vous en avez tous les jours?

FRANKFURTHER Parfois, non. Ces jours-là, ici, en haut, tout est vide, comme mort. Ce ne sont pas les jours les plus agréables. On est assis à

sa table de travail, désespéré, on regarde fixement le papier et on martyrise sa cervelle.

KURT Ce que vous faites, c'est un mystère pour moi. J'ai déjà du mal, quand j'écris une lettre, à remplir une page. Il suffit que j'aie un crayon à la main et je ne sais déjà plus ce que je voulais écrire.

FRANKFURTHER Je connais cela, Kurt. Une feuille blanche, c'est quelque chose d'effroyable.

Lisa entre, venant de la cuisine.

LISA Lenka va faire rôtir la viande. Madame Grenier a donné quelques haricots et des pommes de terre. Il y a aussi du pain. J'espère que le repas améliorera votre humeur. Moi, je vais chez le maire.

KURT A ton avis, Lisa, combien de temps allons-nous encore attendre?

LISA Je n'en sais rien.

KURT Et combien de temps pouvons-nous encore attendre? A tout moment quelqu'un peut nous dénoncer. Je suis ici depuis trois semaines. Je ne voulais rester qu'une nuit, puis traverser l'Espagne en deux ou trois jours pour gagner Lisbonne. En ce moment, je devrais être à New York, en train de chercher un boulot.

LISA Nous partirons dès que cela sera possible, Kurt. Patience! --
Monsieur Hirschburg, Hugo, est-ce que je peux vous dire deux mots?

FRANKFURTHER Bien sûr Lisa. Le temps, ce n'est pas ce qui manque.

HIRSCHBURG C'est si grave que cela, Madame?

LISA Une nouvelle disposition me crée quelques problèmes. Vichy autorise tous les juifs qui quittent réellement la France à changer des dollars. Au cours bancaire. Chacun peut changer cinq cents dollars. Frankfurter Excellent. Malheureusement je ne peux pas accepter cette proposition. Il ne me reste plus que trois mille francs.

Lisa Ce n'est pas le problème, Hugo. Le problème, c'est que pour changer de l'argent, il faut avoir une autorisation. Et pour l'obtenir il faut se rendre à Vichy. Et pour aller à Vichy, il faut un laissez-passer. Qu'il faudrait demander à Marseille, car le maire, ici, n'a pas le droit de l'établir. Vous n'êtes pas déclaré ici, et vous ne pourriez pas non plus vous déclarer, ici, à la police. Il est interdit aux étrangers de séjourner dans des communes frontalières. Il vous faudrait donc vous rendre d'abord à Marseille pour obtenir un laissez-passer, puis à Vichy pour chercher l'autorisation de changer les dollars, retourner à Marseille pour changer l'argent et finalement revenir ici. Je ne sais pas combien de temps cela prendrait, mais certainement deux semaines. Et ce ne serait pas sans risques. Vous pourriez tomber dans les mains des Allemands au cours d'un contrôle. De plus j'ignore si les papiers que vous possédez suffisent pour que vous obteniez l'autorisation de changer des dollars. Vous avez besoin de cet argent, je le sais et vous avez le droit de l'obtenir. Mais je serais plus tranquille si vous y renonciez. Malgré tout, vous êtes ici plus en sécurité.

HIRSCHBURG J'ai tous les billets et les papiers nécessaires. Je veux quitter ce pays le plus vite possible. Je n'irai pas à Vichy.

LISA Et vous, Hugo?

FRANKFURTHER Je n'ai pas encore de billet de bateau. Je pourrais bien avoir besoin des cinq cents dollars pour l'acheter. Mais il ne me reste plus assez de francs pour les changer en dollars.

KURT Vous obtiendrez les dollars au cours officiel.

FRANKFURTHER Certes, mais je n'ai pas de quoi les payer.

LISA Ah, Hugo, vous manquez tellement de sens pratique! Vous ne comprenez pas ce que veut dire "le cours officiel"?

FRANKFURTHER Je ne connais pas le cours, mais il est certainement correct.

KURT Ecoutez-moi, Professeur. Vous empruntez seize mille francs, vous les changez contre cinq cents dollars. Vous prélevez quatre-vingt dix de ces dollars que vous changez au marché noir pour seize mille francs et vous rendez l'argent que vous avez emprunté.

FRANKFURTHER Je ne suis pas certain d'avoir bien compris. Mais voilà où nous en sommes, c'est un goye qui doit expliquer à un juif comment faire des affaires.

LISA Il y a une grosse différence entre le cours officiel du dollar et son cours au marché noir, c'est tout.

FRANKFURTHER Et sans sortir un centime de ma poche, je peux avoir quatre cents dollars?

LISA quatre cents dix, même.

FRANKFURTHER Fantastique. Savez-vous pendant combien de semaines je dois travailler pour gagner une telle somme? Quatre cents dix dollars! Mon Dieu!

HIRSCHBURG Ce sont des transactions illicites.

LISA Evidemment, Monsieur Hirschburg. Mais elles permettent à des Juifs de quitter la France.

HIRSCHBURG C'est un acte criminel.

FRANKFURTHER Non, c'est l'époque qui est criminelle.

HIRSCHBURG Dans l'armée, le trafic de devises était passible des sanctions les plus dures. En Chine, deux soldats ont été passés par les armes, conformément à la loi martiale, pour change illégal de devises.

KURT Est-ce vous qui avez fusillé les soldats, mon capitaine?

FRANKFURTHER Quatre cents dollars. Ce pourrait bien être, à Lissebonne, le prix d'un billet de paquebot.

LISA Vous voulez aller à Vichy, Hugo?

FRANKFURTHER Je n'en sais rien. Pendant ce temps-là, l'Espagne pourrait réouvrir ses frontières. D'autre part, nous attendons depuis déjà trois semaines. Et si notre attente se prolonge de trois nouvelles semaines, j'aurais le temps d'aller chercher les papiers et l'argent. Je ne sais pas ce que je dois faire. Lisa, donnez-moi un conseil.

LISA Je ne peux pas. Mais si vous vous rendez à Vichy, Hugo, j'en mourrai de mille morts.

KURT Mon Capitaine, est-ce vous qui avez fusillé les soldats? Pourquoi ne répondez-vous pas?

HIRSCHBURG Ah, vous en dites, des bêtises!

FRANKFURTHER Lisa, qu'avez-vous?

LISA J'ai peur.

FRANKFURTHER Pour moi?

LISA Oui, Hugo.

FRANKFURTHER Merci, Lisa. Excusez-moi, je suis un peu ému. Je ne me souviens plus quand quelqu'un s'est fait pour la dernière fois du souci pour moi. Je veux dire, comme vous, Lisa.

LISA N'allez pas à Vichy.

FRANKFURTHER Il me semble, à moi aussi, que ce serait préférable. Avec la chance qui est la mienne, je n'obtiendrai pas les quatre cents dollars, mais je tomberai dans les mains de la Gestapo. On la dit active également en zone non-occupée.

LISA C'est vrai. A Marseille, la Gestapo a même un bureau.

KURT A Marseille?

FRANKFURTHER Pourquoi pas, si Vichy le tolère.

KURT C'est contraire au traité.

FRANKFURTHER Peut-être. Peut-être que la présence de la Gestapo à Marseille est même une clause des accords. Une clause secrète, non publiée, cela s'est déjà vu. Et avec Pétain, il faut s'attendre à tout.

HIRSCHBURG Vous parlez sérieusement?

FRANKFURTHER Vous, un militaire, vous devriez être habitué à ce genre d'accords secrets.

HIRSCHBURG Vous vous faites des militaires des idées complètement fausses. Notre code de l'honneur est extrêmement rigoureux, il ne souffre pas la moindre exception.

KURT Vous êtes naïf, mon Capitaine.

HIRSCHBURG Jeune homme...

KURT Epargnez-vous ce mot. Et n'oubliez pas pourquoi vous êtes ici.

OTTO (*arrive en compagnie de Lenka, venant de la cuisine.*) Entre, Lenka.

KURT Qu'est-ce qu'il y a, Otto?

OTTO Il se passe quelque chose.

LISA Tu viens de la gare?

OTTO Oui, une délégation de la Croix Rouge est arrivée au village. Dans une grande voiture noire. On dit qu'elle vient de Perpignan.

LISA Combien sont-ils?

OTTO Deux hommes et un chauffeur.

KURT Des Allemands?

OTTO Je suppose.

LISA Sais-tu ce qu'ils viennent faire?

OTTO On raconte qu'ils veulent vérifier si des Allemands sont retenus ici contre leur volonté.

KURT Ce sont des réfugiés qu'ils cherchent. Ils nous recherchent.

OTTO Vraisemblablement. L'un des deux n'est très certainement pas français. Il a un des ces regards, un regard qui tue. On m'a dit à la gare que la section du contre-espionnage de l'armée avait ses gens dans la délégation de la Croix Rouge.

LISA Où sont-ils en ce moment?

OTTO Ils cherchent le maire

FRANKFURTHER Lisa, nous devons partir, nous devons immédiatement passer la frontière.

LISA Du calme, gardez votre calme, Hugo. Ce serait stupide de s'enfuir en plein jour.

HIRSCHBURG Même dans la section de contre-espionnage de l'armée, il y a des officiers. En zone non-occupée, ils n'oseront pas...

KURT Ah non, ne recommencez pas la même rengaine, mon vieux. Ce sont des fascistes, des criminels.

LISA Qu'as-tu encore appris?

OTTO L'un des deux a demandé au Chef de gare s'il y avait des étrangers ou des vagabonds.

LISA Et alors?

OTTO Le Chef de gare a regardé dans ma direction, mais il a secoué la tête. J'ai remarqué que le ton de l'homme de la Commission n'était pas interrogatif. C'était un ordre.

FRANKFURTHER Lisa, passons en Espagne, immédiatement.

LISA Passer la frontière en plein midi! Nous n'arriverions même pas jusqu'au poste de garde à l'entrée du village.

HIRSCHBURG L'un de nous devrait se rendre chez le maire. Il faut que nous sachions ce que cette commission vient faire ici.

LISA Effectivement. Mais, pas l'un d'entre nous. Je vais demander à Madame Grenier ou à Marie.

FRANKFURTHER Il vaut mieux que nous partions. Ce serait de la folie d'attendre. Qu'est-ce que vous voulez savoir de plus? Vous connaissez bien les intentions de la commission.

LISA Hugo, nous devons désormais être tous très raisonnables. Peut-être ne faut-il pas attacher d'importance à l'arrivée de ces hommes. Nous n'allons pas tarder à le savoir. Je vais parler à Madame Grenier.

ROSA GRENIER (*sortant de la cuisine et s'adressant à Lisa*) Madame, Pouvez-vous venir un moment?

LISA Bien sûr. Je voulais vous parler, moi aussi.

ROSA GRENIER C'est urgent. La secrétaire du maire a appelé.

OTTO La secrétaire du maire. Parlez, cela nous concerne tous.

ROSA GRENIER Je ne sais pas.

LISA Parlez, je vous en prie.

ROSA GRENIER Il est en route pour venir ici.

KURT Qui? Le maire?

ROSA GRENIER Lui et deux messieurs de Paris. Des Allemands. Je dois vous avertir.

OTTO Elle n'en a pas dit plus?

ROSA GRENIER Non.

LISA Merci, Madame Grenier. -- Y-at-t-il autre chose?

ROSA GRENIER J'aimerais que vous ne vous trouviez pas chez moi en ce moment.

OTTO J'aimerais bien, moi aussi.

LISA Nous vous comprenons, Madame Grenier. Et nous savons également ce que nous vous devons.

ROSA GRENIER Je vais avoir des ennuis. De graves ennuis. Et toute votre reconnaissance ne me servira à rien.

LISA Vous ne savez rien de nous. Nous sommes des hôtes de passage avec lesquels vous n'avez rien à voir. Vous pouvez nous faire confiance, Madame Grenier.

ROSA GRENIER Quoi qu'il arrive maintenant, je souhaite que vous quittiez ma maison immédiatement après. Pardonnez-moi, mais je ne supporte pas cette situation.

LENKA Mais, Madame Grenier, pour aller où?

ROSA GRENIER Vous pouvez rester chez moi, Lenka. J'ai le droit d'employer quelqu'un à la cuisine. Mais les autres doivent s'en aller.

LENKA Pour aller où?

ROSA GRENIER Excusez-moi, je vais craquer.

LISA Ce n'est pas le moment de parler de cela. Je vous en prie, apportez-nous vite un café, une tasse à chacun. Je vous en prie, faites vite. Lenka, donnez-lui un coup de main.

(Rosa Grenier et Lenka vont à la cuisine) Asseyez-vous. Otto, donne un journal à chacun. Lorsque les hommes de la Commission vont arriver, nous sommes de simples clients du café.

KURT Je hais cette femme.

OTTO Ferme-la, Kurt. Tiens, lis.

KURT Par lâcheté, elle va réussir à nous livrer à la Gestapo.

FRANKFURTHER Tout cela n'a servi à rien. C'était une fuite qui n'a fait que nous rapprocher de notre destin.

OTTO Ressaisissez-vous et cessez de vous lamenter.

FRANKFURTHER Je ne me plains pas. Comme vous le voyez, je suis tout à fait serein. Comme dans les tragédies antiques: nous marchons, marchons, pour finalement atteindre ce que nous voulions fuir.

OTTO Prenez cela, lisez et fermez-la. Tant que nous ne nous laissons pas aller, nous ne sommes pas perdus. Mais ça vous ne le comprenez pas. Votre parti n'a jamais appris à combattre. Il a toujours tremblé et cédé.

FRANKFURTHER Je ne céderai pas, Otto. Je ne céderai pas, je vous le promets.

OTTO Vous allez avoir sur le champ l'occasion de faire vos preuves. Et n'oubliez pas je vous prie que je m'appelle Philippe Matin.

(Lenka entre, portant des tasses à café qu'elle distribue)

LISA Lenka, demandez à Madame Grenier d'ouvrir le café. Il est préférable qu'il soit ouvert.

LENKA Je vais le lui dire. Que ferons-nous Lisa, si elle nous met à la porte. Je dois attendre Ludvik.

LISA Vous resterez ici, Lenka, vous attendrez Ludvik ici.

LENKA Et vous?

LISA J'essaierai de faire passer la frontière aux autres. Dès cette nuit.

LENKA Et vous reviendrez?

LISA Comme toujours. Il y en a encore tant qui attendent à Marseille. Il faut bien que quelqu'un leur fasse traverser les Pyrénées. Allez demander à Madame Grenier d'ouvrir le café.

(Lenka retourne lentement à la cuisine)

HIRSCHBURG Curieux. Ma trousse. Il y a plusieurs jours que je n'arrivais pas à mettre la main dessus, depuis que je suis ici, je croyais l'avoir oubliée à Marseille. Et la voilà.

OTTO Ah, c'en aurait été une perte!

HIRSCHBURG Pour sûr. Je l'ai depuis quarante ans et elle m'a bien rendu service. C'est une partie de ma vie. Cela peut vous sembler étrange. Vous voyez ces petits ciseaux, je les ai eu des milliers de fois en main, pendant quarante ans, jour après jour. Si je les avais perdus, cela m'aurait presque fait de la peine.

LISA Un cadeau?

HIRSCHBURG Oui

LISA Alors, je vous comprends, Monsieur Hirschburg.

OTTO Nous avons d'autres problèmes.

HIRSCHBURG Bien sûr, mais maintenant je suis plus calme. Que j'aie retrouvé ma trousse est un bon signe.

FRANKFURTHER Lisa, vous pensez à ma serviette, n'est-ce pas?

LISA Vous allez lui faire passer la frontière, Hugo, ne vous en faites pas.

FRANKFURTHER Je ne disais cela que pour le cas où il se produirait un événement imprévu. Il faut sauver le manuscrit. Il est plus important que moi.

LISA Nous allons vous sauver tous les deux, Hugo, vous et le manuscrit.

FRANKFURTHER Il est plus important.

KURT Tu as appris quelque chose à la gare? des nouvelles d'Espagne?

OTTO Rien. Seulement des bruits absurdes. D'une absurdité inouïe. Une demoiselle de Paris prétend avoir entendu dire qu'en Allemagne on assassine les Juifs. Elle a parlé d'automobiles dans lesquelles on fourre les juifs avant de laisser un gaz s'y répandre.

HIRSCHBURG Elle raconte que l'on gaze les juifs?

OTTO Oui

HIRSCHBURG C'est invraisemblable.

KURT Gazer? comme de la vermine?

OTTO Des ragots stupides. Je voudrais bien savoir qui répand de pareilles sornettes

HIRSCHBURG C'est stupide et irresponsable. Les nazis sont des criminels, c'est indiscutable. Mais celui qui colporte de semblables racontars montre qu'il ne comprend rien à l'Allemagne, rien à sa culture ni à son histoire, rien à la pensée allemande.

OTTO De telles rumeurs nuisent à notre lutte. Les nazis sont des criminels qu'il faut combattre. Mais si nous voulons faire comprendre au monde entier qui est Hitler, ce n'est pas avec des discours de bonnes femme que nous y parviendrons. Qui pourrait bien nous prendre au sérieux si nous racontions des fables comme celles-ci. Non il faut réfuter ces rumeurs.

KURT On espère sans doute ainsi forcer les pays étrangers à prendre position contre Hitler.

OTTO Oui et on obtient l'inverse. Nous n'avons pas le droit d'inventer des histoires horribles. La vérité est suffisamment tragique, les camps, les persécutions, la guerre. Il n'y a pas besoin d'en rajouter.

FRANKFURTHER Et si c'était vrai?

OTTO Bien sûr. Vous recommencez déjà à trembler. Votre parti aurait dû Y penser plus tôt. Lorsqu'il était encore temps. Mais à ce moment là, vous avez fait le jeu de la peste brune.

FRANKFURTHER Ca suffit. C'est absurde.

LISA Arrête, Otto. Lis ton journal.

OTTO (à *Frankfurhter*) Excusez-moi, j'ai été stupide. Oublions cela, d'accord?

FRANKFURTHER D'accord

KURT Les voilà. Le maire et les deux hommes.

LISA Restez assis. Gardez votre calme.

FRANKFURTHER Et si c'était vrai, Otto? Si l'on assassinait les Juifs en Allemagne? Si ce n'était pas une fable?

OTTO C'est impossible

FRANKFURTHER Oui, ce n'est absolument pas possible. Ce n'est pas possible. C'est aussi impossible que Dieu.

(On ouvre le guichet qui sépare l'arrière salle du café, puis on le referme; le maire, von Studnitz et Kistner entrent par la porte du café.)

KISTNER On se cache dans l'arrière salle

LE MAIRE Bonjour. Voici deux messieurs de la Croix Rouge, de la Croix Rouge allemande. Conformément aux accords d'armistice, ils sont autorisés à vérifier si dans la zone non-occupée des citoyens allemands sont détenus contre leur volonté.

VON STUDNITZ (*à Otto*) Vos papiers, s'il vous plaît.

OTTO Je suis français et je séjourne ici de mon plein gré.

VON STUDNITZ Vos papiers!

OTTO Je vous répète que je suis ici de mon plein gré. On ne me retient pas.

VON STUDNITZ Monsieur le maire!

LE MAIRE Nous sommes obligés de faire connaître à la Commission le nom de tous les Allemands et de les...

VON STUDNITZ Continuez, Monsieur le maire, je vous en prie.

LE MAIRE ... et de les livrer sur demande au Gouvernement du Reich.

VON STUDNITZ Exact. Et maintenant montrez-moi vos papiers, je vous prie.

(Il prend les papiers d'Otto et les tend à Kistner)

KISTNER Comment vous appelez-vous?

OTTO Vous êtes analphabète? Vous ne savez pas lire?

KISTNER Je n'ai sous les yeux qu'un travail mal fait. Un travail de dilettante. Le tampon est mal imité. Ce n'est même pas la bonne couleur. La qualité française! Quel est votre nom? votre vrai nom?

OTTO Je suis français, vous le voyez bien.

KISTNER Ca nous allons le vérifier, soyez-en sûr. (*Il prend des notes*)

VON STUDNITZ (*prend les papiers que Lisa lui tend*) Française, Madame?

LISA Oui

VON STUDNITZ née en Alsace?

LISA A Strasbourg

VON STUDNITZ Strasbourg est enfin libéré. Et vous, Madame, vous êtes grâce à cela à nouveau allemande. Félicitations, Madame! (*il prend des notes*)

KISTNER (*à Otto*) Je conserve tes papiers.

OTTO Je ne crois pas qu'une Commission de la Croix Rouge soit autorisée à confisquer les papiers d'identité d'un citoyen français.

KISTNER Nous en avons le droit, mon bonhomme

OTTO Et vous ne faites pas non plus partie de la Croix Rouge.

Kistner Bien sûr que si. Sous-direction de l'Office central la Sécurité du Reich. Ca te va?

OTTO Gestapo

KISTNER Qu'est-ce que la Gestapo viendrait faire dans cette partie de la France. Non, bonhomme, nous sommes de la Croix Rouge, c'est une organisation de secours internationale et bien connue. (à *Hirschburg*)
Vos papiers

VON STUDNITZ Voici, Madame (*Il rend à Lisa ses papiers*) Combien de temps comptez-vous rester ici?

LISA Quelques jours seulement

VON STUDNITZ C'est une région frontalière. Monsieur le Maire ne vous autorise malheureusement pas à rester ici. Et votre pays a besoin de vous. Permettez-moi de vous proposer une place dans ma voiture.

LISA C'est un ordre?

VON STUDNITZ Voyons, Madame

KISTNER Hirschburg, juif?

HIRSCHBURG Je suis un officier allemand. Capitaine en retraite

KISTNER Un juif n'est pas un Allemand. Et encore moins un officier allemand.

HIRSCHBURG Pendant la Guerre mondiale, j'ai été décoré plusieurs fois, j'ai reçu la Croix de Fer, première et deuxième classe.

KISTNER La Guerre mondiale, nous l'avons perdue, à cause des Juifs.

HIRSCHBURG Je suis Allemand

KISTNER " Pour faire un allemand d'un juif, je ne vois pas d'autre moyen que de lui couper la tête et de la remplacer par une autre." C'est allemand, Juif, c'est de la philosophie allemande. Fichte.

VON STUDNITZ (*à Frankfurther*) Et vous, vos papiers. Vos papiers, s'il vous plaît. (*il touche Frankfurther qui tombe en avant*)

LISA Hugo!

KISTNER (*se penche en même temps que von Studnitz au dessus de Frankfurther*) Nom de Dieu!

VON STUDNITZ Vous sentez cette odeur? Du cyanure. Donnez-moi ses papiers. (*Kistner prend les papiers de Frankfurhter dans le veston de celui-ci*)

VON STUDNITZ Pr Hugo Frankfurther, enregistré par la police de Berlin. Un permis de séjour à Paris, périmé. Un visa d'entrée en Thaïlande. - Et de tout cela, vous n'étiez pas au courant, Monsieur le Maire?

LE MAIRE C'est la première fois que je vois cet homme.

VON STUDNITZ Allons dans votre bureau. (*à Kistner*) Vous avez tous leurs papiers?

KISTNER à vos ordres (*à Kurt*) Vos papiers (*Kurt les lui remet*) C'est tout? Vous n'avez pas de papiers français?

KURT Non

KISTNER Pas le moindre petit faux?

KURT Je vous ai tout donné

KISTNER Et vous séjournez ici pour vous reposer, n'est-ce pas? Profitez-vous de la côte, de la mer? Vous n'avez pas le moins du monde l'intention de trahir votre patrie? de vous rendre à l'étranger pour y propager des histoires horribles sur l'Allemagne?

VON STUDNITZ Attendez ici. (*à Lisa*) Madame, ma voiture est à votre disposition.

(*il sort avec Kistner et le Maire*)

LISA(*s'avance vers Frankfurhter*) Hugo, Hugo!

HIRSCHBURG Où a-t-il pris ce poison. Pourtant il n'en avait pas. pas.

(*Rosa Grenier, Marie et Lenka sortent de la cuisine*)

OTTO Nous partons immédiatement. Sans emporter nos bagages. Seulement avec l'argent et les papiers qui nous restent, nous ne pouvons pas nous charger davantage. Madame Grenier, vous allez enfin être débarrassée. Nous partons.

LENKA Qu'est-ce qui est arrivé au Professeur Frankfurhter?

OTTO Il est mort. Il s'est empoisonné. Madame Grenier, je vous en prie, si la Gestapo ne vient pas le chercher, occupez-vous de son enterrement. Voilà tout mon argent français. Prenez-le, s'il vous plaît.

HIRSCHBURG Il me reste encore cinq mille francs. Prenez-les aussi, je vous prie.

MARIE GRENIER Tu pars aussi?

KURT Il le faut.

MARIE GRENIER Quand?

KURT Je n'en sais rien.

OTTO Allons-y

HIRSCHBURG Mais mes cartes. Mes cartes d'état-major.

OTTO Ce n'est pas le moment d'aller les chercher. - Vous venez, Lenka?

LENKA Je ne sais pas.

OTTO Oui ou non?

LENKA Il est mort?

OTTO Oui. Il faut vous décider.

LENKA Mes papiers sont là-haut.

OTTO Si vous voulez nous accompagner, allez-les chercher.
(*Lenka monte l'escalier*)

OTTO Viens Lisa. Tu ne peux plus rien pour lui. Il faut y aller.

LISA La serviette d'Otto, son manuscrit, je lui ai promis.

OTTO Ce sont des bêtises, Lisa

LISA Je lui ai promis. Je vais la chercher.

KURT Je vais la chercher. Viens, Marie. (*Il monte l'escalier avec Marie*)

LISA Portez-vous bien, Madame Grenier. Je ne reviendrai pas, ça ne va pas. Demandez au maire de faire porter nos bagages à Cerbère. Nous les récupérerons à Port-Bou.

ROSA GRENIER J'enverrai le tout, Madame.

LISA Merci Madame Grenier. Merci pour tout.

ROSA GRENIER Bonne route

LENKA (*descend l'escalier*) Nous pouvons y aller. Finalement je les accompagne, Madame Grenier.

ROSA GRENIER Vous devez savoir ce que vous faites, Lenka.

LENKA Je n'en sais rien. Ma valise est encore dans la chambre.

ROSA GRENIER Je l'expédierai à Port-Bou. Venez, je vais vous donner quelque chose pour la route.

(*elle va à la cuisine*)

HIRSCHBURG Mes cartes aussi, on me les fera parvenir à Port-Bou?

OTTO Oui, bien sûr.

KURT (*descend l'escalier avec Marie*) Tu le veux vraiment, Marie?

MARIE GRENIER Oui.

KURT Bien. Très bien, Marie. - Cette valise n'est pas légère. J'ai regardé dedans, il n'y a que du papier. Mille pages pour un seul caractère chinois.

LISA Donne-la moi. Nous descendrons vers la plage en traversant le jardin, et c'est seulement à la sortie du village que nous nous dirigerons vers la montagne.

(Ils quittent tous la scène en sortant par la porte de la cuisine)

ROSA GRENIER *(sort de la cuisine, court vers la salle du café, revient)*
Marie!Marie! *(elle monte l'escalier, on entend sa voix)* Marie! *(elle redescend)* Marie! *(elle se signe, court dans la cuisine, on entend sa voix)* Marie!

ACTE TROIS

(Rosa Grenier recouvre deux tables d'une nappe, tire soigneusement les rideaux des fenêtres; un voile a été disposé sur la chaise vide sur laquelle Frankfurter était assis)

LENKA *(sort de la cuisine, un tablier autour de la taille)* Il n'y a personne au café?

ROSA GRENIER Non, je l'ai fermé

LENKA La salade est prête

ROSA GRENIER C'est bien, Lenka, vous avez le tour de main pour les salades.

LENKA Quand le maire a-t-il dit qu'il viendrait?

ROSA GRENIER A dix heures. Il ne va pas tarder. Vous voulez aussi partir cette nuit, Lenka?

LENKA Non, il faut que j'attende mon mari.

ROSA GRENIER Mais hier vous vouliez partir.

LENKA J'étais tellement bouleversée. Les Allemands, puis la mort du Professeur Frankfurter... Je n'arrivais pas à réfléchir. Mais il faut que j'attende Ludvik.

ROSA GRENIER Ils partent tous. Vous allez rester seule ici. Vous n'avez pas peur?

LENKA Je ne suis pas en danger. Les Allemands ne me recherchent pas.

ROSA GRENIER Alors, vous auriez pu rester à Prague?

LENKA Oui, mais pas mon mari. Il s'était lié d'amitié avec des émigrés, des réfugiés allemands. Il les a aidés, il s'est engagé pour eux. Parmi eux, il y avait quelques écrivains allemands connus. Eux, il y a longtemps qu'ils sont aux Etats-Unis, en sécurité. Oui, presque tous les amis de mon mari ont quitté l'Europe depuis longtemps. Mais, nous, nous n'avons pas pu réussir à partir. Nous n'étions sur aucune liste. Nous n'avons pas obtenu de "visa de danger". Mon mari n'est pas célèbre, il ne fait pas partie des personnalités importantes, ce n'est pas un homme politique. Qui aurait bien pu faire quelque chose pour lui? Nous nous sommes enfuis en France. Mais lorsque les Allemands ont envahi le pays, les Français ont interné Ludvik dans un camp à Argelès-sur-Mer. Et maintenant j'espère qu'ils le relâcheront à temps et qu'ils ne le livreront pas aux Allemands.

ROSA GRENIER Et vos amis qui sont aux Etats-Unis, ils ne peuvent rien faire pour lui?

LENKA Si, bien sûr. Ils font ce qu'ils peuvent. Mais c'est devenu difficile. il y a trop de réfugiés. Aucun pays ne veut en accepter davantage. Nous sommes trop nombreux. Trop de réfugiés, trop de mendiants. On en a assez de nous, partout.

ROSA GRENIER Oui, c'est terrible

LENKA Ce qui est terrible, c'est de dépendre des autres. Et de devoir quémander. De devoir même le faire, quand cela devient incorrect. De devoir implorer, parce qu'il n'y a pas d'autres possibilités. Cela a été

difficile pour moi, il a fallu que j'apprenne. Chez nous, enfin, nous étions des gens riches. Mon mari possède une grande maison, un palais, dans un des plus beaux quartiers de Prague. Il faudrait que vous voyez cela, Madame Grenier. Peut-être que vous viendrez nous voir. Quand tout cela sera passé.

ROSA GTENIER Un palais?

LENKA Oui. Dix-huit chambres, un salon, un atelier de peintre. Ce sont certainement des officiers allemands qui l'habitent désormais.

ROSA GRENIER Tant de pièces. Ca donne un travail fou! Comment faisiez-vous?

LENKA Nous avons trois bonnes, une cuisinière et un jardinier.

ROSA GRENIER Une si grande maison. Qu'avez-vous fait de toutes ces pièces? Aviez-vous des locataires?

LENKA Non. Nous avons constamment des invités, tous les jours. Et pour finir, ce sont les émigrés qui habitaient chez nous, trois familles allemandes. Alors la maison n'était plus si grande. Et maintenant, je suis contente d'avoir une petite chambre rien que pour moi.

ROSA GRENIER Je n'ai rien d'autre à vous offrir.

LENKA Je ne me plains pas, Madame Grenier, je vous en suis reconnaissante. Je voulais simplement dire que les choses changent de façon bien étonnante. Il y a à peine deux ans, je n'aurais jamais pu m'imaginer que je devrais un jour vivre, comme je vis pour le moment. Que je pourrais m'estimer heureuse de faire la vaisselle et de trier la salade.

ROSA GRENIER Le maire ne vas pas tarder à arriver. Je vais voir où en est la viande.

LENKA Je viens avec vous.

ROSA GRENIER Et vos domestiques, vos bonnes, que sont-ils devenus?

LENKA Deux des bonnes sont venues avec nous à Paris. Elles ont trouvé un hébergement chez des amis français de mon mari. J'espère qu'elles n'ont pas été internées. Les autres sont restées à Prague. Je n'ai eu aucune nouvelle. Quant à la cuisinière, elle doit aller certainement très bien. C'est elle qui nous a dénoncés aux Allemands.

ROSA GRENIER Et maintenant, vous êtes seule. Plus de cuisinière, plus de jardinier. Maintenant vous n'êtes qu'une femme, rien d'autre.

LENKA Je ne vous comprends pas.

ROSA GRENIER Je vais à la cuisine. Appelez les autres. Pour ce qui reste à faire, je me débrouillerai avec Marie.

LENKA Pourquoi êtes-vous soudain tellement fâchée? Qu'avez-vous, Madame Grenier? Est-ce moi qui vous ai contrariée?

ROSA GRENIER Je vais me débrouiller toute seule. (*Elle va dans la cuisine*)

LENKA Curieux. Qu'a-t-elle donc? Bien sûr, nous la dérangeons, c'est évident. Des hôtes indésirables. Lorsque jour après jour quelqu'un reste assis sur une chaise qui ne lui appartient pas et réclame quelque chose à manger, c'est difficile à supporter. Pour tout le monde.

MARIE GRENIER (*sort de la cuisine avec du pain qu'elle pose sur les tables*) Il n'y a encore personne?

LENKA Je vais les appeler

MARIE GRENIER Vous ne partez pas avec eux?

LENKA Je dois attendre mon mari.

MARIE GRENIER Bien sûr, votre mari. Vous au moins, vous savez ce que vous avez à faire.

LENKA Et vous, Marie, vous restez ici?

MARIE GRENIER Oui

LENKA C'est certainement mieux ainsi. Ici, vous êtes chez vous, ici on a besoin de vous. Ici il y a toujours une chaise qui vous attend.

MARIE GRENIER Je ne sais pas si c'est ce que je dois faire. Mais hier, lorsque les Espagnols nous ont renvoyés, j'ai su que je n'aurais pas une seconde fois la force de partir. J'ai peur de partir.

LENKA Quand on n'est pas obligé de partir, c'est encore plus difficile. Restez, Marie.

MARIE GRENIER Je ne sais pas.

KURT (*descend l'escalier*) Le repas est prêt?

LENKA Oui.

KURT Le repas des condamnés. A moins que les Espagnols n'aient toujours pas ouvert la frontière. Est-ce que je dois aller chercher les autres?

LENKA Non, venez vous asseoir, Kurt. Je vais chercher les autres. (
Elle monte l'escalier)

KURT Si tu m'aimais

MARIE GRENIER Je t'aime

KURT tu partirais avec moi.

MARIE GRENIER Je n'y arrive pas, Kurt. Tu t'en tireras plus facilement tout seul.

KURT Cette fois il n'y a pas de problèmes. Tu as bien entendu, l'Espagne a réouvert ses frontières. C'est officiel. Dans trois jours, nous serons à Lisbonne. Et alors, adieu l'Europe!

MARIE GRENIER Je t'attendrai, Kurt.

KURT Combien d'années m'attendras-tu?

MARIE GRENIER Ou alors je te rejoindrai quand tu seras en sécurité. Pour le moment, tout est tellement incertain. Je n'ai pas de papiers, pas plus pour l'Espagne que pour le Portugal ou les Etats-Unis. Ils vont me refouler. C'est ce que tout le monde dit, même Lisa ou Otto.

KURT On trouve toujours le moyen. Quand on veut.

OTTO (*descend l'escalier en sifflant, suivi de Lenka et de Hirschburg*)
J'ai un pressentiment favorable. Demain matin nous serons en

Espagne. J'en suis sûr. Hier, c'était vraiment trop bête. Aller se flanquer directement dans les pattes des Espagnols. Vraiment bête. Et cinq heures plus tard, la disposition est supprimée. Cinq heures plus tard, et nous serions depuis longtemps de l'autre côté. Mais aujourd'hui, cela semble beaucoup plus prometteur. Madame Grenier nous offre un dîner avec tout ce que la cuisine et la cave délivrent sans ticket.

HIRSCHBURG Quand me suis-je assis pour la dernière fois à table pour dîner? Il est raisonnable et important de manger correctement. La traversée des Pyrénées sera fatigante. Mais soyez sans crainte, j'y arriverai. Je ne serai un fardeau pour personne.

OTTO Bien sûr que vous y arriverez. Pourquoi pas? - Il manque encore Lisa.

LENKA Oui Lisa et le maire. Ils voulaient venir à dix heures.

OTTO Marie, vous savez ce que vous voulez faire maintenant?

KURT Fiche lui la paix !

OTTO Ce serait stupide et irresponsable. Une énorme bêtise qui nous mettrait tous en danger. Les événements présents ne sont pas une romance, Mademoiselle, il y va de notre vie.

MARIE GRENIER Je ne veux pas non plus...

KURT Je ne pense pas que ce soit ton problème.

LENKA Calmez-vous, Marie. Venez, nous allons donner un coup de main à votre mère. (*elle se rend à la cuisine avec Marie*)

OTTO Cette fille est plus en sécurité ici. Il ne faut pas qu'elle parte.

KURT Eh bien, sois tranquille, Marie ne sera pas des nôtres.

OTTO Espérons!

HIRSCHBURG J'ai planté des clous sous la semelle de mes chaussures.
Ca donne de la stabilité.

OTTO Des clous?

HIRSCHBURG Oui, des clous à grosses têtes. Regardez, comme cela on ne glisse pas. Elles sont presque devenues de vraiEs chaussures de montagnards.

OTTO Vous allez retirer cela.

HIRSCHBURG Mais c'est très pratique.

OTTO Et sur les cailloux on croira entendre un troupeau de chevaux sauvages. D'ailleurs, vous ne pourrez pas non plus garder votre équilibre sur les rochers lisses.

HIRSCHBURG Vous croyez réellement...

OTTO Ca va, allez retirer ces clous. (*Hirschburg monte l'escalier*) Ca un officier allemand? Un crétin doublé d'un ignorant oui! (*à Kurt*) Maintenant c'est contre moi que tu es en colère. Et bien oui, on tombe amoureux, ça sont des choses qui arrivent. Mais nous sommes sur le chemin de l'exil, mon garçon. Hier les nazis ont failli nous arrêter. Comment veux-tu que cette fille s'en sorte sans papier? Tu n'as même pas l'argent nécessaire pour ton propre billet de bateau.

ROSA GRENIER (*venant de la cuisine*) Le maire n'est pas encore arrivé?

OTTO non

ROSA GRENIER Est-ce qu'on attend encore un moment?

OTTO Oui

ROSA GRENIER (*à Kurt*) Et vous, vous ne pouvez pas me regarder dans les yeux?

KURT Pourquoi? Je n'ai rien à me reprocher.

ROSA GRENIER Vous êtes un enfant. Vous êtes deux enfants. (*Elle va dans la cuisine*)

OTTO Où peuvent-ils bien avoir transporté le corps de Hugo? Qu'en penses-tu, Kurt?

KURT Sais pas

OTTO Tu te dis que maintenant on te tombe tous dessus. T'en fais pas, dans quinze jours tu me donneras raison.

LE MAIRE (*entre avec Lisa par la porte de la cuisine*) Où est Hirschburg?

OTTO En-haut, dans notre chambre. Il est arrivé quelque chose?

LISA Kurt, va chercher Monsieur Hirschburg, s'il te plaît. Oui, il s'est passé quelque chose.

KURT Je me dépêche. (*Il monte l'escalier en courant*)

OTTO Qu'est-ce qu'il y a, Lisa?

LE MAIRE Quel imbécile!

LISA Je crains qu'Hirschburg n'ait fait une bêtise que nous avons peine à nous imaginer. J'espère seulement que ce n'est pas nous qui paierons.

LE MAIRE Ca, c'est sûr, c'est nous qui paierons.

HIRSCHBURG (*descend l'escalier avec Kurt, il a une chaussure à la main*)
Vous voulez me parler, Monsieur le Maire?

LE MAIRE Oui

HIRSCHBURG Excusez-moi, j'étais justement en train de ...

LE MAIRE Vous connaissez un certain Deutschmann?

HIRSCHBURG Bertoldt Deutschmann, oui. Il était mon télégraphiste. Il est là?

LE MAIRE C'est vous qui les avez fait venir, lui et ses amis?

HIRSCHBURG Ses amis? Pour ses amis, je ne suis pas au courant. Mais à Deutschmann j'ai donné mon adresse ici, c'est exact. Il a été mon télégraphiste pendant trente ans. Il n'est pas moins en danger que moi. Il fallait que je lui vienne en aide.

LE MAIRE Il le fallait?

HIRSCHBURG Devais-je me contenter de le regarder partir pour la déportation?

LE MAIRE Et alors, vous l'avez fait venir ici? Avec tous ses amis?
Demain matin, ça va être l'horreur ici. Demain le village va être sens
dessous dessus. Vous avez saboté notre travail, celui de Lisa, le mien.

HIRSCHBURG Je ne pouvais pas faire autrement. Comment aurais-je pu
faire?

OTTO Peut-être passeront-ils la frontière sans se faire remarquer. Peut-
être que personne ne les verra.

LE MAIRE On les a déjà vus. Qui ne remarquerait pas quinze vieillards,
quinze vieux juifs, vieux comme le monde?

HIRSCHBURG Pardon, mais qui vous dit que ce sont des juifs?

LE MAIRE Qui le dit? Ecoutez, Hirschburg, quinze hommes âgés, en
caftans, avec des chapeaux noirs et des papillottes, que voulez-vous
que ce soient? Des musulmans?

HIRSCHBURG Mais il ne peut s'agir de Deutschmann. Bertoldt.
Deutschmann ne porterait jamais de caftan. C'est un Allemand comme
moi.

LE MAIRE Allez dans mon bureau, Hirschburg, voyez vous-même et
débarrassez-moi d'eux. Je ne peux rien pour eux.

HIRSCHBURG Ce ne peut pas être vrai.

LE MAIRE Allez-y, bon sang!

HIRSCHBURG Ca va, j'y vais.

LISA Mettez votre chaussure

HIRSCHBURG Merci. Je vous remercie, je n'avais pas remarqué... (met sa chaussure et sort par la porte de la cuisine)

KURT Il a donné son adresse à son télégraphiste, ça il nous l'avait dit.

OTTO Qui les a vus? Qui a vu les Juifs, Monsieur le Maire?

LE MAIRE Tous ceux qui ne voulait pas détourner les yeux.

LISA Comment le vieux Hirschburg peut-il nous en débarrasser?

LE MAIRE Aucune idée. Posez-lui la question. C'est lui qui les a fait venir.

ROSA GRENIER (*sort de la cuisine*) On peut se mettre à table?

LE MAIRE Non, attendons encore un peu. Je ne peux rien avaler pour l'instant.

LISA Nous attendons qu'Hirschburg soit de retour.

ROSA GRENIER Et quand voulez-vous partir?

OTTO Nous partirons cette nuit.

ROSA GRENIER Je ne veux pas vous chasser...

OTTO Nous avons compris. Ne vous faites pas de souci, il faut que nous partions cette nuit.

ROSA GRENIER Il faut que je surveille le repas, il est prêt depuis longtemps. (*Elle retourne à la cuisine*)

KURT Le merveilleux repas. Il est probable que je ne le digérerai pas. J'ai entendu dire que l'estomac se ratatine quand on reste longtemps sans manger. Très astucieuse, la nature! Un estomac, c'est parfaitement superflu pour des réfugiés.

LE MAIRE Qu'est-ce que vous dites?

KURT Je parle trop de nourriture, je sais. Sans doute parce que j'y pense continuellement. Vous savez avec qui on pouvait formidablement parler de nourriture?

LISA avec Hugo.

KURT Oui. D'où diable tenait-il ce poison?

LE MAIRE A quatre heures, ma secrétaire a reçu un coup de téléphone de Perpignan, je dois me présenter demain matin à la préfecture. Je lui ai dit d'en demander la raison. on ne lui a pas répondu. Cinq heures plus tard les vieillards se trouvaient devant mon bureau et à ce moment-là, tout a été clair.

LISA On va vous suspendre de vos fonctions, Monsieur le Maire?

LE MAIRE Pour me suspendre, une lettre aurait suffi. Mais il faut que je me rende à la préfecture. Ce n'est pas bon signe.

OTTO Et vous irez demain à Perpignan?

LE MAIRE Oui. Mais en fait je vais prendre le train plus tôt et je ne descendrai pas à Perpignan, mais à Nîmes. Je me rends en zone occupée, à Paris.

LISA à Paris?

OTTO Vous voulez...

LE MAIRE Oui, je rejoins les FTP. Au fond je suis soulagé. Il y a longtemps que j'aurais du partir. D'ici je ne pouvais pas faire grand chose et ma destitution n'était qu'une question de temps. Maintenant tout est fini et je suis satisfait. Cet imbécile d'Hirschburg, au fond de mon coeur, je lui suis reconnaissant. Grâce à lui, je n'ai pas eu de décision à prendre: Maintenant je suis obligé de partir. Enfin, Dieu soit loué.

KURT Vous rejoignez réellement la résistance, Monsieur le Maire?

LE MAIRE Oui

KURT Je vous envie

LE MAIRE Ah mon garçon, vous devriez attendre un peu avant de m'envier.

OTTO Eh bien, tous mes voeux

LISA Si vous partez, cette frontière sera définitivement infranchissable.

LE MAIRE De toute façon à partir de demain elle le sera. J'ai informé Marseille. Et j'espère que l'on va comprendre que désormais plus personne ne pourra franchir la frontière ici.

LISA Et les vieillards?

LE MAIRE Pourquoi me posez-vous la question? Je ne peux pas les accompagner. En tant que maire, je dois veiller à ce qu'aucun étranger ne séjourne ici. Alors, ce n'est pas moi qui peux leur faire franchir la frontière.

LISA Mais il faut qu'ils quittent la France.

LE MAIRE Et vous, Lisa, vous ne pouvez pas non plus les emmener avec vous? Cela ferait trop de monde.

OTTO Et si c'était moi qui les accompagnais? Je connais le chemin.

LISA Non, vous ne connaissez pas le chemin, Otto. Vous ne pourrez pas vous en sortir, la nuit, en pleine montagne. C'est exclu.

LE MAIRE Lisa a raison. Vous ne trouverez pas le sentier des contrebandiers. C'est impossible.

MARIE GRENIER (*entre avec Rosa Grenier et Lenka*) Kurt, viens, s'il te plaît.

KURT Qu'est-ce qu'il y a?

MARIE GRENIER Il faut que je te parle

KURT Ca va. J'ai compris.

MARIE GRENIER Viens. S'il te plaît.

KURT A quoi bon, Marie (*il va vers elle*)

MARIE GRENIER Non. Pas ici. Viens, Kurt. (*elle monte l'escalier avec lui*)

LE MAIRE Qu'est-ce que votre fille va faire? Elle va cette fois encore passer la frontière avec lui?

ROSA GRENIER Non, elle me l'a promis.

LE MAIRE Deux enfants. Comme si c'était le moment!

LISA Ce n'est pas leur faute.

LE MAIRE Et maintenant?

ROSA GRENIER Il faut qu'elle lui fasse ses adieux. Qu'ils pleurent un peu dans les bras l'un de l'autre, cela leur fera du bien. (*Elle va à la cuisine*)

OTTO Bah, à la place de Kurt, ce n'est pas maintenant que je pleurerai!

LE MAIRE Que fait cet idiot d'Hirschburg? Pourquoi ne revient-il pas?

LISA Il faut attendre

OTTO Oui, attendre, jusqu'à ce que la Gestapo arrive.

LE MAIRE Je lui accorde encore dix minutes. Après, il faut que j'aille dans mon bureau vérifier les papiers. Et m'établir un ordre de mission officiel pour me rendre à Paris. Après tout, je suis encore le maire. Si l'un de vous a besoin d'un papier officiel, il n'y a plus de problème.

LISA Nous n'avons plus besoin de rien.

LE MAIRE Oui, bien sûr. Ah j'allais oublier: en rangeant mon bureau, je suis tombé sur le nom de Philippe Matin. Qui est-ce? Lisa, vous avez fait passer la frontière à un certain Philippe Matin?

OTTO Philippe Matin, c'est moi.

LE MAIRE Vous, Otto?

OTTO Oui, c'est mon pseudonyme, mon nom de guerre. C'est sous ce nom que je vis en France.

LE MAIRE Je n'en savais rien, Otto, pas plus que ma secrétaire. Vous auriez dû nous avertir. Bah! vous n'aurez bientôt plus besoin de pseudonyme, Otto. Vous serez bientôt en sécurité. Et vous, Lenka? Vous restez chez Madame Grenier?

LENKA Oui. Je veux attendre Ludvik ici.

LE MAIRE Bien

OTTO Aujourd'hui, vous ne serez donc pas des nôtres?

LENKA Je ne sais pas. Si Ludvik était là, il saurait quoi faire. Il sait toujours ce qu'il faut faire.

OTTO Ludvik, Ludvik! Il n'est pas là. C'est à vous de prendre la décision, Lenka.

LENKA Je sais, mais...

OTTO Lenka, êtes-vous en danger? Etes-vous recherchée par les Allemands?

LENKA Non.

OTTO Dans ce cas, restez ici et attendez Ludvik.

LENKA Oui, c'est ce qui paraît le plus raisonnable.

OTTO Alors, ça y est, vous avez fini par une décision sur laquelle vous ne reviendrez pas?

LENKA Oui, Otto. Je reste, je ne vous accompagnerai pas.

OTTO Etes-vous absolument sûre d'avoir pris la bonne décision?

LENKA Oui

OTTO Et vous savez aussi pourquoi vous restez ici et pourquoi vous ne venez pas avec nous?

LENKA Mais c'est vous qui venez de me le dire, Otto, ou bien, croyez-vous que je doive vous accompagner?

OTTO Non, restez ici. Attendez Ludvik ici.

LENKA Merci, Otto, vous m'avez aidée.

OTTO Je ne vous comprends pas. Je ne comprends pas les femmes!

(*Hirschburg entre*)

LE MAIRE Qu'est-ce qu'il y a?

HIRSCHBURG Je viens vous faire mes adieux. Je vous remercie. Je vous remercie tous, pour tout ce que vous avez fait. Portez-vous bien.

LISA Qu'allez-vous faire?

HIRSCHBURG Nous passons en Espagne.

LE MAIRE Vous voulez traverser les Pyrénées avec ces vieillards?

HIRSCHBURG Oui

LE MAIRE Excusez-moi, Hirschburg, mais c'est la plus grande ânerie que j'ai entendue de toute ma vie!

HIRSCHBURG Vous avez probablement raison, Monsieur le Maire. Mais le secours vient-il de la raison? Dites? Dans notre cas, seule la déraison peut nous venir en aide.

LE MAIRE Dites à ces hommes de mettre d'autres vêtements. Un caftan ne convient pas pour une randonnée en montagne.

HIRSCHBURG Dieu viendra à notre secours!

LE MAIRE Dieu viendra à votre secours même si vos compagnons portent les vêtements traditionnels de nos contrées. Ils se feront moins remarquer. Et ce sera plus pratique pour crapahuter.

HIRSCHBURG C'est impossible

OTTO Pourquoi? La religion l'interdit?

HIRSCHBURG Ces hommes viennent de Zator, du Duché de Zator, en Galicie.

OTTO Je ne comprends pas. Expliquez-moi.

HIRSCHBURG L'ancien duché d'Auschwitz et de Zator.

OTTO Auschwitz. Là-bas il y a un camp de travail.

HIRSCHBURG Oui, un camp de travail. C'est ainsi qu'on le nomme.

LE MAIRE Et alors?

HIRSCHBURG Je ne peux pas vous expliquer. Vous ne me croiriez pas.

LISA Monsieur Hirschburg, ce n'est pas vous qui pouvez servir de guide à ces hommes. Vous ne connaissez pas la montagne.

HIRSCHBURG C'est Dieu qui sera notre guide. C'est lui qui a guidé ces hommes pour leur faire traverser l'Allemagne et la France. Il sera notre guide pour franchir les montagnes.

LE MAIRE Et après? Quels papiers possèdent vos hommes? - Je m'en doutais. Sans visa de transit, ils ne traverseront pas l'Espagne. Il vaudrait mieux que votre Dieu leur fasse traverser la Méditerranée.

HIRSCHBURG Si c'est nécessaire, il le fera. Portez-vous bien. Je veux seulement aller chercher ma serviette.

OTTO Je vous l'apporte, Monsieur Hirschburg. (*il monte*)

LE MAIRE Lisa, demandez à Madame Grenier d'emballer ce qui était prévu pour le dîner. Hirschburg l'emportera. (*Lisa se rend à la cuisine*)

HIRSCHBURG Merci

LE MAIRE Approchez, Hirschburg, je vous ai fait le plan du chemin à suivre. Mettez-vous le dans la tête. Vous quittez le village en passant derrière le cimetière, puis vous montez à travers le vignoble jusqu'au Pic du Midi, et ensuite vous prenez le sentier sur la droite. Il vous faut sept à huit heures. Emportez de l'eau. Faites régulièrement de courtes pauses. Parlez à voix basse. Ne mangez pas de fruits que vous ne connaissez pas.

OTTO (*descend l'escalier avec la serviette*) C'est bien lourd, Monsieur Hirschburg. Vous voulez tout emporter?

HIRSCHBURG Je devrais peut-être laisser les cartes ici. Elles pèsent si lourd.

OTTO Ce serait raisonnable.

HIRSCHBURG (*sortant les cartes de sa serviette*) Tout ceci, c'était ma vie. Ne les brûlez pas, je vous en prie. Ce sont de très bonnes cartes.

LE MAIRE Les femmes vont vous donner des provisions. Partez immédiatement. Il faut que vous ayez passé la frontière avant le lever du soleil. Allez.

OTTO Bonne chance, Monsieur Hirschburg.

HIRSCHBURG A vous aussi, merci (*il se rend à la cuisine avec le maire*)

OTTO Ils ne réussiront pas. C'est impossible. Quinze vieux juifs, seize même. Ca va mal tourner.

LE MAIRE (*entre suivi de Lisa et de Lenka*) Qu'est-ce que vous dites?

OTTO Rien

LE MAIRE Ils ont traversé toute l'Allemagne, la France entière. Ils réussiront.

OTTO Vous le croyez vraiment?

LE MAIRE Il nous reste quelque chose à manger?

LENKA La soupe. Un peu de pain. La soupe est très bonne.

KURT (*descend l'escalier avec Marie*) Je vous croyais déjà à table. Hirschburg n'est toujours pas revenu?

LISA Il est parti, avec les vieux juifs. Il leur fait passer la frontière.

KURT Hirschburg? De nuit? Je ne crois pas Hirschburg capable...

OTTO Silence, Kurt. Il n'y a pas d'autre possibilité.

LE MAIRE Eteignez la lumière. Je vais ouvrir la fenêtre. (*Kurt éteint la lumière, le maire ouvre la fenêtre, ils s'entretiennent à voix basse.*)

LISA Ils devraient maintenant être près du cimetière.

OTTO On n'entend rien.

LE MAIRE Bien sûr que non. A cette heure-là, il n'y a plus de garde-frontière là-bas. Il n'y a absolument aucun danger.

LISA Pourvu qu'ils trouvent le sentier.

KURT Et nous, quand partons-nous?

LISA Dans une heure

LE MAIRE Je vais retourner à mon bureau et préparer mon départ.

LENKA Vous ne mangez pas avec nous?

LE MAIRE Non, j'ai encore tant de choses à faire.

LISA Et Hugo? Qu'a-t-on fait de son corps?

LE MAIRE Je ne sais pas, Lisa.

LENKA On ferme la fenêtre pour se mettre à table?

OTTO Attendons encore

MARIE GRENIER Ca se rafraîchit.

KURT On n'entend rien

OTTO Qu'est-ce qu'on pourrait bien entendre?

LISA Pas un seul chien a aboyé.

LE MAIRE C'est bon signe.

LENKA Tout à fait.

OTTO Dans une heure, nous partons.

LISA Oui, dans une heure.

LE MAIRE Je pars, moi aussi. A Paris je rentre dans la clandestinité.

OTTO Ils sont quinze?

LE MAIRE Oui.

OTTO Quel âge ont-ils?

LE MAIRE Je ne sais pas. Soixante, soixante-dix. Ils ont tous l'air d'avoir cent ans.

MARIE GRENIER Kurt?

KURT Qu'est-ce qu'il y a, Marie?

MARIE GRENIER Ah! rien.

LISA Ca y est. Ils ont quitté le village. Maintenant seule une patrouille pourrait les arrêter dans la montagne.

LE MAIRE C'est peu probable. Ils ont quasiment réussi.

OTTO Certainement

MARIE GRENIER Nous nous reverrons.

KURT Oui, si tu le veux.

LISA Attendons encore un peu, puis nous allons partir.

OTTO Enfin! enfin! nous ne serons plus en danger.

LENKA Qu'avez-vous? Vous avez aussi entendu quelque chose?

LISA Oui, moi aussi j'ai eu l'impression.

KURT Ce n'était rien, ce sont les nerfs, Lisa.

LISA Oui, tout va bien. Dans une heure, vous pourrez partir tranquilles.

OTTO une heure et ce sera enfin terminé!

(la porte de la cuisine s'ouvre, sur le seuil se tient Rosa Grenier)

ROSA GRENIER Vous voulez vous mettre à table maintenant?

LISA Encore un moment, Madame Grenier, attendons encore un moment. Attendons.

FIN